

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE PROPAGATEUR DES BONS LIVRES

BULLETIN

BI-MENSUEL



DE LA LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

Un bon livre est un ami : n'en ayons que d'excellents.

Abonnement : 25 centimes par an.

CADIEUX & DEROME, ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES, No 1603 RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL.

PROMENADES

DANS LE

GOLFE SAINT-LAURENT

LES ILES - LA GASPE

PAR

Faucher De Saint-Maurice

1 vol. in-8 avec 2 gravures... Prix : 75 cts

I

EN DESCENDANT LE FLEUVE.

Il me semble encore que les choses que je vais vous raconter se passaient hier; et d'ici, je revois le quai de la Reine tout encombré de pesants colis, de chaînes d'ancres, de rouleaux de câbles, au milieu desquels chuchotaient, riaient et discutaient, bruyants matelots, gens d'affaires et amis venant serrer la main et souhaiter un heureux retour à ce qui s'embarquaient.

Le steamer sur lequel nous partions était de la taille d'une aviso de première classe, fortement membré, un peu étroit, ce qui—pour les novices—lui faisait trop prêter la bande au roulis, mais à première vue, il promettait de se bien défendre à la mer, promesse qu'il nous a noblement tenue. Dans sa cale, sur son pont, le long de ses passerelles, sur son gaillard d'arrière, s'étalait la plus étrange des cargaisons, et dans ce pandémonium indescriptible s'était donné rendez-vous tout ce qui peut servir à un homme qui, sept mois sur douze, se donne le luxe de vivre comme Robinson Crusoë, loin de toute distraction, de toute amitié, de tout secours humain.

Le *Napoleon III* partait ce matin-là pour ravitailler les phares de la côte et du golfe Saint-Laurent.

Dans les flancs de sa sainte-barbe sommeillaient dix milles livres de poudre à canon qui—affaire de nerfs probablement—m'ont toujours semblé être un voisinage peu rassurant pour une centaine de barils de pétrole que nous avions à fond de cale. Des quarts de porc salé et de farine, des ballots de marchandises, des caisses d'épicerie balancées lourdement au crochet d'un fort palan, descendaient et disparaissaient par les écoutilles, pendant que sur le pont on rangeait des cages à poules non loin de deux vaches qui rumaient mélancoliquement au pied du grand mât, en songeant à ces vertes prairies des plaines d'Abraham qu'elles allaient échanger contre les bronillards de l'Anticosti. Un cochon, insoucieux de son sort, se frottait le dos sur l'affût d'un canon, regardant d'un air satisfait un groupe de matelots qui jetaient de grosses toiles cirées sur des balles de foin destinées à être exposées à l'air, pendant que des camarades emplaient des planches et des bar-

deaux le long des bastingages. Sur la dunette, une charrette donnait l'accolade à une baleinière. Partout ce n'était que chaos, bourdonnement et travail. L'équipage soigneux et attentif s'empressait de mettre la dernière main aux préparatifs du départ, et l'ordre se faisait vite au milieu de ce tohubohu.

Le carré des passagers faisait bientôt oublier tous ces bruits et cet inextricable fouillis. Le petit salon de l'arrière était simple, coquet avec ses tentures vertes, bien emménagé, et son demi-cercle de divan promettait plus d'une bonne heure de sieste aux coureurs et aux travailleurs de la mer. La salle à dîner où nous devions passer de si douces soirées, se montrait propre, bien éclairée, assez large pour mettre à l'aise quinze personnes. Elle nous permettait d'entrer de plain pied dans des cabines parfaitement ventilées; et c'était plaisir de voir par leurs portières soulevées un lit frais et bien blanc. Tout promettait donc d'aller pour le mieux sur le meilleur des bateaux possibles, et je ne me laissai distraire de toutes ces douces choses que par le premier tour de l'hélice qui nous entraînait vers l'inconnu.

Le temps était superbe, le fleuve calme, mon cigare délicieux, et tout en jetant un regard à ceux qui restaient et qui agitaient leur mouchoir en signe d'adieu, je me mis à examiner curieusement ceux qui devaient être mes camarades de voyage.

Sur la dunette se promenait en paletot gris, le binocle gris d'acier à cheval sur un nez passablement rubicond, un homme à favoris gris dont la tête s'élançait triomphalement hors d'une cravate verte, pour aller s'enfouir sous un chapeau melon. D'une voix bégayante, mais accompagnant chaque mot d'un coup d'œil dont la vivacité suppléait aux lenteurs de la parole, il donnait des ordres à un colosse qui debout sur le gaillard d'avant, la moustache en brosse, le teint hâlé, le nez dans le vent, répétait d'une voix de tonnerre chaque monosyllabe tombé des lèvres de son supérieur.

Le monsieur bégue était notre capitaine, un de nos pilotes les plus expérimentés: l'homme au torse herculéen, à la physionomie franche et ouverte qui l'écoutait, n'était que premier lieutenant. Rude tête que celle de Leblanc, je vous l'assure: il avait le flair des mystères de l'abîme, et sentait une caye, un grain ou un danger à dix lieues à la ronde.

Le Blanc ne savait ni lire, ni écrire, mais sa vie s'était passée sur l'océan. La mer était le livre de cet homme d'airain, et comme la pauvreté et le hazard, en lui fermant le chemin de l'école, l'avaient jeté loin de toutes connaissances humaines, il avait appris seul, et ne connaissait pour camarades de collège que la tempête et le danger. Le Blanc savait donc par cœur la navigation que nous allions faire, et si de notre époque personne n'eût songé à lui pour en faire un chevalier de la Toison d'Or, du temps de Jason il serait passé d'emblée amiral, et aurait été de force à mener l'expédition des Argonautes.

A tribord, près du capot d'échelle, la

casquette galonnée sur le coin de la tête, l'uniforme boutonné jusqu'au col, le teint bronzé, le nez en bec d'aigle, l'œil doux et profond, Jérôme Savard, notre deuxième lieutenant, s'occupait à transmettre automatiquement les ordres qui pleuvaient du banc de quart à l'adresse de l'homme à la roue.

De la cambuse au capotin qui menait à la salle à manger, notre maître d'hôtel, Raphaël Côté, faisait trotter son gros ventre tout en transportant fines poulardes, langues salées et grosses pièces de résistance. Cela ne l'empêchait pas, suivant la course qu'il tenait, de lancer un bon mot à William Déchêne, le cordouan bleu du bord qui suait et souillait devant ses fourneaux chauffés à rouge, de saluer obséquieusement un passager qu'il ne connaissait pas, ou de lorgner d'un œil de fin connaisseur les meilleurs plats du jour. Gai comme pinson, il commençait ce jour-là un service agréable pour tous et qui ne se ralentit pas une seconde pendant la durée de nos trois croisières.

Ce va et vient de l'illustre Raphaël faisait pressentir les tintements de la cloche du dîner. Nous étions alors par la travers du phare de Saint-Laurent d'Orléans, et au moment où j'allais me lever, j'aperçus dans la direction du sud scintiller au soleil le clocher de la petite église de Beaumont. Je n'ai jamais pu regarder ce temple agreste et sans prétentions, sans que ma pensée ne repliât ses ailes sur elle-même. Sous cette voûte de bois, étoilée dans le genre du siècle dernier, dans ces vieux murs de 1732, non loin de ces fonts baptismaux à la balustrade en fer forgé et fleurdélysé, dorment la chair de ma chair, les os de mes os. C'est là que mes deux frères Charles et Pierre et que ma chère sœur Joséphine attendent, calmes et impassibles dans la tombe, le jour où il sera de bon plaisir de Dieu de mêler ma poussière à leur poussière.

Personne au milieu de ceux qui promenaient l'air sur le pont et regardaient d'un œil distrait ce paysage—pour moi le plus aimé, si ce n'est le plus ravissant du monde—ne se serait douté que j'étais en frais de broyer du noir, et déjà autour de moi les manies d'un chacun s'accrochaient.

A deux pas de là, un étudiant en médecine propriétaire d'un énorme colis de drogues où s'était glissés une foule d'instruments aussi utiles que désagréables, tâta la clientèle du bord, parlant du mal de mer à celui-ci, pronostiquant un rhumatisme à celui-là, faisant à un troisième qui l'écoutait d'un air hagard, le résumé des premiers soins qu'il fallait donner à un noyé, et prévenant chauffeurs et matelots qu'il distribuerait *pro bono publico*, tout ce qu'exigent brûlures, contusions ou cassures, enfin toute cette série de surprises qui existent entre le perroquet de hune et l'arbre de couche de l'hélice.

Dans les jambes de ce Samaritain anglais, courait et jasant le plus endiablé, au premier venu, des gamins, *master Birdie*, homme de dix ans aux réponses phénoménales, aux théories renversantes, qui, un jour, à ta-

ble, se prit à causer d'histoire naturelle avec un joyeux stéré de ma connaissance, bel esprit, grand parleur, et certes de fil en aiguille ce ne fut pas ce dernier qui eut le beau rôle dans la discussion. Assis sur un rouleau de chaux, M. Gagnier, gardien du phare de la pointe aux Bruyères sur l'île d'Anticosti, vrai type du canadien des anciens jours, causait à voix basse avec M. Malouin, jeune homme qui était parti de San Francisco pour aller embrasser son vieux père—autre gardien de phare—et oublier au milieu des joies de la famille sept longues années de travail et d'absence.

Un passager désolé confiait déjà tristement à l'un des ingénieurs qu'il avait eu tort d'oublier son paletot et de partir pour le golfe Saint-Laurent comme on part de chez soi, par une matinée ensoleillée, pour faire le tour du Belvédère. Un autre, debout près du mât d'artimon, chaussé dans ses bottes de sept lieues coiffé d'une casquette aux formes cosmopolites, le lorgnon fermé sous l'arcade sourcilieuse, discutait gravement avec son autre compagnon de route, Agénor Gravel, l'importante question de savoir quel était le meilleur temps pour prendre en mer le coup d'appétit, lorsque Raphaël vint mettre tout le monde d'accord en sommant vigoureusement la cloche, et, chère médecine, hommes de lettres, gardiens de phare, fils de famille et gamins disparurent en un clin d'œil du pont, pour aller se mettre en rang d'ognons autour de la table hospitalière du *Napoleon III*.

Je n'ai pas besoin de dire que ce premier dîner fut assez silencieux. Chacun étudiait la physionomie de son voisin; mais Agénor, qui n'y allait jamais par quatre chemins, et avait déjà la velléité de tutoyer le capitaine, eut bien vite fait circuler parmi les convives cette gaieté chaude et pétillante qui ne cessa de régner entre nous, aux jours de pluie comme aux jours de soleil.

C'était une singulière tête que cet Agénor Gravel, et puisque son nom reviendra souvent sur mes lèvres pendant le récit de ce voyage, j'aime autant vous faire son portrait tout de suite.

Assez grand, large d'épaules, borgne sans le laisser voir le moins du monde, causeur jovial et bon enfant lorsqu'on lui demandait un service ou une anecdote, saupoudrant le moindre récit d'une légère pointe d'exagération gasconne, ce qui n'était pas désagréable, triste comme un saule pleureur dès qu'il approchait une plume de l'encrier, Agénor avait été une foule de choses pendant le cours de sa vie aventureuse. Tour à tour avocat, journaliste, pontifical, homme de lettres, bibliophile, ce nouveau Vichnou avait tout juste conservé de ses différentes incarnations ce qu'il fallait pour véritablement constituer ce qu'on appelle un bon garçon, trois mots dont on fait de nos jours un usage immodéré, et que l'on applique trop souvent à tort et à travers au premier venu.

Railleur sans fiel, hardi par tempérament, serviable et discret par goût, jouissant d'une bonne santé et de l'aura

mediocritas d'Horace, joyeux, bon, prodigue de tout ce qu'il avait, il prenait la vie comme elle se présentait à lui, sans permettre à l'ambition, à l'excès de travail ou à l'envie de lui faire des cheveux blancs, des rides et de la bile avant le temps. Ses ennemis le fuyaient pour ne pas être forcés de devenir ses amis, et sans son incomparable paresse, maître Agénor aurait été de force à courir après eux, pour se les concilier, en ouvrant la conversation par leur dire tout le mal qu'il pensait de lui, et leur faire part de tout le bien qu'il voulait aux autres.

On sait déjà qu'Agénor avait une manière particulière de s'y prendre pour faire causer les gens; aussi ne faut-il pas s'étonner si le lendemain de notre départ, nonchalamment couchés sur une peau de bûlle, la tête appuyée sur une bosse de chaloupe, nous étions déjà en frais de prendre des notes sur l'intéressante conversation que nous tenait le gardien d'un des phares de l'Anticosti.

Ceux qui sont habitués aux petites grandeurs, aux grandes misères et aux minces bonheurs des villes, ne sauraient se faire une idée de la vie que mènent là-bas ces braves gens. Obligés de faire cuire leur pain, de tailler leurs habits, de travailler à la menuiserie, de chasser, pêcher, être à la fois médecin, calfat, brasseur, que sais-je? Pêché ils n'ont pour distraction que la culture d'un petit carré de terre, si toutefois l'avare récif le permet, l'hiver que d'interminables pipes fumées en tête à tête avec les épaves arrachées à la tempête, et qui flambent tristement dans l'immense âtre en pierre de la cuisine de la tour.

Notre interlocuteur, M. Gagnier, était un des privilégiés de la bande. Il desservait un phare confortable, spacieux, et lui du moins, pouvait chausser ses raquettes, ou s'acheminer le long des sentiers battus par les ours et les fauves, pour visiter ses voisins et échapper ainsi, cinq ou six fois l'an, au terrible supplice de l'isolement.

—Ah! monsieur, disait-il à Agénor, si vous saviez comme la solitude et le silence amènent l'homme à être serviable et à aimer son semblable. Mon plus proche voisin fit un jour trente-cinq milles à pied pour venir m'apporter une lettre. D'ailleurs, ajouta-t-il en clignant de l'œil, c'était un rude jarret que celui de mon compère James. Dans un temps de disette il fut onze jours sans pouvoir fumer. Enfin n'y tenant plus, il part, enjambe dix-huit milles par une pluie battante, et me tombe dessus au moment où j'allais souper. Je veux le forcer à passer des habits secs, et à boire un bon verre de rhum. Le rhum, il l'avalait sans se faire prier; mais pour ce qui est de hardes et du souper, il fit la sourde oreille, et se mit à battre le briquet et à fumer avec tant d'appétit, qu'une demi-heure après, il était malade, comme un écolier qui a voulu faire l'homme et s'est imbibé de nicotine. Pauvre James! il devait mourir plus tard d'une maladie bien pire que celle-là, et en attendant ce fut lui qui entra l'un des premiers dans la maison de Gamache et le trouva mort, étendu de tout son long sur le plancher, et la main crispée sur l'anse d'une cruche de whiskey.

—Comment Gamaché, l'homme aux relations diaboliques, Gamaché le mystérieux, Gamaché le terrible, le grand Gamaché buvait autant que cela? fit d'un ton de profonde commisération maître Agénor, tout en laissant passer un soupir encore tout parfumé par un vieux rhum de Sainte-Croix.

—Oui, monsieur, puisque c'est ce vice qui l'a tué, reprit gravement Gagnier. D'ailleurs Gamaché n'était pas aussi méchant que nous le fait la légende. Basque, mais bon cœur sous sa rude écorce, il s'était entouré de mystère, et se faisait une réputation de sorcier pour ne pas se voir déranger dans cette vie de liberté et d'isolement qu'il aimait autant que sa gourde et son fusil.

Puis secouant les cendres de sa pipe par dessus la lisse de plat-bord, notre interlocuteur ajouta :

—Nous allons bien, messieurs; voilà que nous sommes déjà par le travers de la Pointe-à-l'Outarde.

Et nous indiquant la terre de la main, Gagnier reprit gravement :

—Voyez-vous là-bas cette maisonnette bianchâtre qui se détache sur les tons gris de la côte? C'est la demeure d'Haw-

kins, un homme qui a fait une fin bien tragique! Par un de ces temps clairs et froids de décembre, il aperçut un navire abandonné dans les glaces qui montaient rapidement avec le reflux. La batture était solide et prise au loin, le temps beau, l'air sec mais sans vent, et, suivi d'un chien, Hawkins partit résolument et se dirigea vers l'épave. Malheureusement le long de la route le vent se fit, la neige fouettée par la brise se mit à poudrer, la mer se prit à travailler sourdement la glace, et bientôt l'infortuné se trouva à la merci d'un flot flottant. Qu'adviint-il? comment et quand le pauvre Hawkins mourut-il? nul ne le sait. Seulement, à quelques jours de là, sa femme voyait revenir au logis le fidèle Terreneuve, portant noué au cou, en signe d'adieu et de souvenir, le mouchoir de son maître. Le printemps suivant, Hawkins était retrouvé au large de la Pointe de Mous, gelé, dans l'attitude de la prière, le front, les mains et les genoux scellés encore à sa banquette solitaire!

Pendant que nous écoutions attentivement ces récits de la mer, le *Napoléon* filait joyeusement dans une forte brise de nord-est. La veille, nous avions ravitaillé le Bicquet; aujourd'hui nous courions dans le nord laissant par tribord les côtes verdoyantes du sud qui, vues de cette distance, paraissent sombres, élevées, ne laissant voir ça et là sur les bords escarpés des Schick-Shoacks qu'une éblouissante tache de neige, jetée là par l'hiver en signe d'éternel défilé au soleil d'été.

Déjà nous avions entrevu Bersimis avec son joli village et son église; vers cinq heures nous doublions la Pointe de Mous, et l'approche du phare nous était annoncée, en amont, par deux croix de bois qui abritent des tombes de naufragés, et font le plus triste effet sur cette côte montagneuse et boisée, tranchée de fois à autres par des falaises grises coupées à pic.

Dès sept heures du soir, la première chaloupe du steamer était mise à l'eau, et bientôt nous descendions à terre. Debout sur les galets, le maître de céans nous attendait pour nous souhaiter la bienvenue dans son aride domaine, et mettre à notre disposition son fils, dans le cas où nous aimerions à escalader les huit étages du phare, solide construction en pierre qui trône majestueusement au milieu de ses dépendances, de sa poudrière, et de son abri à canon, et qui, de la hauteur de ses 75 pieds, semble narguer les tempêtes de la rose des vents. Nous profitâmes de la bienveillance de notre nouvel ami, montant, grimpaient, souillant, touchant à tout, demandant des explications sur tout, jusqu'à la minute où il nous ramena sains et saufs, mais hors d'haleine sur les galets de la grève.

Le soleil était alors à son couchant, et je n'oublierai jamais le spectacle qui nous ravit ce soir-là. La tour détachait sa façade blanche sur les teintes pourpres de l'occident. Au loin, la mer dormait, et son immense respiration venait mourir au pied des roches moussues que frangeaient de légers flocons d'écume. Debout, dans la porte cintrée du phare, entouré de sa famille qui l'écoutait anxieuse, Ferdinand Fafard, tête nue, la main tremblante, lisait d'une voix qui voulait paraître ferme une lettre que nous lui apportions de l'un de ses fils. Le lecteur pesait gravement chaque mot, savourait à longs traits chaque ligne, s'interrompant pour jeter de temps à autre, par dessus ses lunettes un regard sur notre auditoire attentif.

Cette scène touchante aurait mérité les honneurs de la peinture.

Fermez les yeux et groupez autour de Fafard brunes têtes de fillettes, jeune homme au teint hâlé, profil de vieille et bonne ménagère canadienne; mettez au fond les âpres teintes d'un paysage du Labrador; semez sur l'horizon une poignée de nuages cuivrés qui courent vers le couchant; relisez, avant de crayonner, ce que je viens de vous dire plus haut, et vous aurez un tableau vrai, sinon ravissant.

—Ah! le manque de nouvelles, nous disait le brave Fafard, c'est ce qui nous rend la vie si triste. J'ai bien là, ajoutait-il en montrant sa lettre, de quoi me consoler pour quelques jours; mais mon fils Pierre, qu'est-il devenu? Et mon plus

jeune frère, laissé malade dès l'automne dernier, est-il mort? Et ma petite propriété du Saguenay, est-elle brûlée lors des derniers incendies? L'incertitude fait pousser bien des cheveux blancs. Heureux encore si nous n'avons que cela—mais les jours d'hiver se font quelquefois bien longs ici; à preuve ceux de l'an dernier. Figurez-vous que vers la fin de l'automne, dès les premières bordées de neige, ma famille fut attaquée par les fièvres typhoïdes. Les débuts de la terrible maladie en mirent sept au lit, et bientôt les autres suivirent. J'étais seul valide. Mon plus proche voisin demeurait à vingt milles, et comme les mauvaises nouvelles n'ont pas besoin d'un fort vent pour être portées au loin, le phare était déjà signalé comme un foyer d'infection aux Indiens qui faisaient un détour pour ne pas le trouver sur leur passage. Un seul homme fut touché de mon malheur. Un matin Laurent Thibeau se présenta à ma porte et me fit part de sa détermination de rester avec moi et de m'aider. Tout alla mieux pour quelque temps; mais comme nous étions alors aux derniers jours de la navigation, les brouillards et la neige se mirent de la partie, et nous forcèrent de tirer du canon toutes les demies, quelquefois tous les quarts d'heure. Alors la vibration se faisait terrible dans cette tour haute de 75 pieds. Nos malades ne pouvaient la supporter, et avant chaque détonation, il fallait monter les cinq étages du phare transformés en infirmerie, avertir ces pauvres malheureux, et mettre de la ouate dans les oreilles des plus nerveux. Les jours succédèrent ainsi aux nuits sans apporter autre chose que le chagrin, l'inquiétude et les insomnies. Laurent et moi, nous étions en train de perdre la tête; le service du phare et des malades ne se faisait plus que machinalement, lorsque Dieu prit pitié de nous, et dans sa miséricorde nous envoya le repos et la joie, en déterminant une convalescence générale.

Un mois de tranquillité nous remit frais et gaillards, et comme les grands froids étaient venus, j'eus le plaisir de mener une partie de mon hôpital faire visite à mon confrère de l'Île-aux-Oeufs. C'est cette île qu'il y a là-bas, à dix lieues sous le vent; le golfe était pris en vive glace, et de ma vie je n'ai fait plus belle course en traîneau. Vous voyez, messieurs, que le bon Dieu nous aime encore, et qu'il ne nous abandonne pas tout à fait, ajouta-t-il sous forme de péroraison, en versant un verre de champagne à maître Agénor, et en lui disant :

—Goûtez ferme, M. Gravel, c'est du meilleur. Je l'ai acheté il y a quinze jours d'un de nos pêcheurs de la Trinité, qui en a sauvé bien d'autres du malheureux naufrage du navire marseillais du capitaine Figueron, veu à la côte en septembre passé.

Puis, comme nous faisons mine de nous retirer :

—Allons, messieurs, une nouvelle tournée à votre prompt retour et à votre bonheur. Quant à vous autres, mes gars, mettez le petit canot à la mer, et faites un brin de conduite à la chaloupe de ces messieurs. Peut-être avant que l'ancre du *Napoléon* ne soit levée, auront-ils le temps de trouver dans leurs cabines quelques vieux journaux de par chez nous. Ici, les morceaux en sont bons à lire.

Et ce fut ainsi que par un beau clair de lune, sur une mer splendide, nous quittâmes Ferdinand Fafard de la Pointe de Mous, enchantés de notre nouvelle connaissance, et joyeux d'avoir causé avec lui et de lui avoir donné une bonne minute de distraction. Nos rameurs glissaient gaiement sur le flot, qui s'ouvrait pour nous laisser passer. Au loin, on entendait les ronflements d'une balaine qui venait respirer à la surface: sur nos têtes une aurore boréale s'amusa à couler des tuyaux d'orgue pour les refondre ensuite, et de la terre le grand cyclope de pierre nous regardait aller et disparaître.

Agénor en ce moment eut une inspiration. Sa mémoire était implacable, et il se mit à déclamer aux matelots ébahis le commencement du beau travail de Paul Parfait sur le phare.

—A l'heure où le soir tombe, invariablement il s'allume; peu à peu l'ombre enveloppe sa tour blanche et l'on ne voit plus surgir au loin qu'un point bril-

lant, étoile factice posée par la main de l'homme au bord des flots. Que la nuit soit claire ou sombre, calme ou tumultueuse, l'étoile luit toujours de son éclat doux, paisible, immuable, pour ne s'éteindre qu'avec le retour de l'aube. Qui pourrait considérer sans émotion cette lueur perdue dans l'espace en songeant que c'est elle qui, à travers les brumes, sous la pluie qui fouette et le vent qui fait rage, trace au navigateur sa route, lui marque les écueils à éviter ou la passe à gagner?

—Par les nuits étoilées, le phare trace sur la mer un sillon lumineux, et par les nuits noires il montre encore à travers l'ombre son grand œil vigilant. Qui ne croirait alors volontiers que le phare est vivant? Qui ne s'adresserait à lui comme à un être capable de comprendre?"

D'une oreille distraite j'écoutais. Ma pensée était ailleurs; et la déclamation d'Agénor avait réveillé en moi d'autres idées.

Je songeais à la vie humble, pleine d'abnégation et de dévouement que menaient les modestes gardiens de ces phares.

—A chacun sa fonction dans le grand rouage humanitaire. Ceux-ci, me disais-je, doivent être premiers ministres, généraux ou millionnaires: ceux-là seront pauvres, méconnus, mais dévoués. S'il en faut des premiers pour guider les états, perfectionner les engins de mort et acheter tout ce qui s'achète sur terre, il en faut aussi des seconds pour accomplir une mission de paix, aider et reconforter ceux qui souffrent et qui sont en péril.

Mais comme même ici-bas, tout se compense, ce n'est pas sur les lèvres de ces déshérités que vient errer le soupire que laissait échapper le cardinal d'Amboise mourant, lorsque se retournant vers son infirmier, il lui disait :

—Ah! frère Jean!.....que ne suis-je toujours resté frère Jean!

NOUVEAU COURS

DE

MEDITATIONS SACERDOTALES

OU LE

Prêtre sanctifié par la pratique de l'oraison

PAR

Le R. P. Chaignon, S. J.

DOUZIÈME ÉDITION

5 volumes in-12.....Prix : \$4.00

FASCICULUS

THEOLOGIAE MORALIS

Tractatus 1. de Occisionariis

et recidivis, 2. du usu matrimonii

Juxta doctrinam

S. Alphonsi de Ligorio

auctore

Jos. AERTNYS, C. S. S. R.

Théologiae moralis et S. Liturgiae Prof.

1 vol. in-8° de 110 pages. Prix : 60 cts

**CINQUANTE
CONFÉRENCES**

SPIRITUELLES

POUR TOUTES LES FÊTES DE L'ANNÉE ECCLESIASTIQUE.

A L'USAGE

DES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES :

*Ouvrage utile également aux directeurs
des âmes, aumôniers, prédicateurs
de retraites et généralement
à tous les prêtres,*

Dédié à Nos seigneurs les Evêques
de la province de Reims ;

Par l'abbé G. BASINET

Chanoine titulaire de la Basilique de Notre-Dame d'Amiens

QUATRIÈME ÉDITION

2 volumes in-12.....Prix : \$1.50

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR

DE LA TROISIÈME ÉDITION

Ce recueil des CONFÉRENCES SPIRITUELLES que nous offrons au public n'est pas un livre ordinaire. C'est le fruit d'un long et pénible travail d'un prêtre aussi distingué par sa piété que par sa science et sa connaissance profonde du cœur humain. M. le chanoine Basinet a reçu de son ouvrage les approbations comme les félicitations les plus flatteuses de la part d'un grand nombre d'Evêques et d'ecclesiastiques éminents. Solidité et instruction ; ordre et clarté ; piété et onction ; tout, selon leur brillant témoignage, y est réuni à la fois. Rien d'étonnant en cela, d'ailleurs, quand on sait à quelles sources le pieux et savant auteur a puisé ces instructions : L'Écriture sainte, les saints Pères qu'il connaissait à fond et dont il fait un si grand usage, la piété qui le distinguait, ont pu seuls donner à sa parole des qualités qu'on rencontre rarement dans les prédicateurs. Mais, ce qui donne encore à son ouvrage un éclat nouveau, un degré d'utilité incomparable, c'est le parti qu'il a tiré des ouvrages ascétiques pour ses conférences ; car, il faut le dire, ce point si important a été trop souvent négligé dans une foule de prédications jusqu'ici publiées. Ne semble-t-il pas, aux yeux d'un grand nombre, qu'on ne doive se servir de spiritualité que quand il s'agit de religieux et de religieuses, et qu'elle soit nécessairement exclue de tout discours destiné aux gens du monde ? Ce n'est pas là ce que pensaient les Saints. Tous sont d'accord pour dire que nous devons avoir toujours des pensées hautes, élever sans cesse nos yeux et nos cœurs vers les grandes choses, et aspirer à la perfection. Or, comment les fidèles pourront-ils y arriver jamais, y tendre, du moins, s'ils ne les connaissent pas s'ils ignorent complètement les voies qui y conduisent ? Rien donc n'est plus important, à nos yeux, que de faire envisager à tous les hommes, quelque faibles qu'ils puissent être, toute la beauté, et toute la sublimité de la perfection chrétienne. En les tenant toujours élevés et attachés si haut, ils feront de plus grands efforts pour y parvenir, ou ils ne manqueront pas, du moins, de faire tout ce qu'exige leur simple devoir.

Les CONFÉRENCES SPIRITUELLES de M. le chanoine Basinet sont venues combler cette lacune si regrettable dans la plupart des publications de ce genre. C'est donc avec la confiance la plus grande et la plus fondée d'être utile à un grand nombre de personnes que nous publions cet excellent ouvrage. C'est un trésor de lectures pour tout le monde, et surtout pour toutes les personnes pieuses, un répertoire unique où tout ecclésiastique, quel qu'il soit, pasteur, directeur des âmes, prédicateur de retraites, aumônier, pourra puiser des instructions éminemment utiles, tant pour les congrégations ou associations pieuses, que pour les peuples.

Les matières les plus importantes au point de vue du salut et de la perfection y sont traitées avec un talent remarquable ; tout, dans ce livre, est neuf, frappant, et pratique ; ce ne sont pas des phrases vides que l'orateur débite, ce sont des vérités solidement appuyées que le prêtre enseigne aux fidèles ; c'est ainsi qu'il répand dans les âmes qui l'écoutent des flots de lumière, et qu'il leur distribue avec profusion une nourriture des plus substantielles et des plus capables de faire leurs délices.

Les quatre premiers volumes de cet important ouvrage contiennent des Conférences sur la Prière, sur les Sacrements, sur tous les moyens à employer, sur toutes les vertus à pratiquer pour arriver à la plus haute perfection ; on y trouvera beaucoup de sujets qu'on ne rencontre pas dans les publications de ce genre, et qui y sont traités de main de maître.

Les deux derniers volumes que nous offrons aujourd'hui au public renferment des Conférences sur les fêtes de l'année.

LA JEUNE FILLE

ET LA

VIERGE CHRÉTIENNE

A

L'ÉCOLE DES SAINTS

PAR

Le Père J. BERTHIER

missionnaire de la Salette

*Cinquième édition, revue, augmentée et
approuvée par Mgr l'évêque de Grenoble*

1 volume in-18.....Prix : 38 cts

INTRODUCTION

Profondément convaincu de la grande et salutaire influence qu'exerce sur la famille et sur la société la femme vraiment chrétienne, instruite de ses devoirs et fidèle à les remplir, nous avons offert, il y a quelque temps, à la mère de famille un livre dans lequel nous lui exposons les obligations de son état ; aujourd'hui, nous nous adressons aux jeunes filles qui se destinent à la noble et laborieuse tâche d'épouse et de mère. Nous les exhortons à se pénétrer, de bonne heure, du sérieux de la vie chrétienne, et à s'exercer dès leurs jeunes années à la pratique de la vertu.

L'expérience de tous les jours n'apprend-elle pas qu'une fois devenue mère, la jeune femme, dont les plus belles années se sont écoulées dans la dissipation d'une vie oisive et mondaine, ne comprend guère la grandeur de sa mission ? Et cela ne doit point surprendre. Si l'on voit, en effet, de jeunes personnes, jusque-là pieuses, modestes, aimant et craignant le Seigneur, abandonner, après leur mariage, les pratiques les plus élémentaires du Christianisme, que peut-on attendre de celles qui, jusqu'au jour où elles contractent, au pied des autels, les plus sérieux engagements, ont eu en dégoût la pratique la piété, et n'ont jamais eu la pensée d'acquiescer de fortes et de solides vertus ?

Mais les jeunes filles ne veulent pas toutes devenir épouses et mères. Il en est un grand nombre qui, par amour de la virginité, renoncent au mariage, et qui n'ayant pas d'attrait pour la vie du cloître ou ne pouvant l'embrasser, demeurent au sein de leur famille. Elles ont aussi une noble mission à remplir, quoi qu'en puisse penser ou dire le monde. Ne sont-elles pas ordinairement les anges de paix du foyer domestique ? N'est-ce pas parmi elles qu'on trouve des cœurs toujours disposés à s'ouvrir à la prière du pauvre ? N'ayant point renfermé dans le cercle étroit d'une famille leur dévouement et leurs bienfaits elle peuvent les répandre plus librement sur tous, et donner à leur charité une plus vaste carrière. Plus dégagées des préoccupations de la terre, elles épousent avec plus de zèle les intérêts de Dieu et

de la religion. Parce qu'elles ont plus de temps à passer aux pieds de Jésus, et à l'écouter, comme Marie ; elles sont, comme Marthe, plus pressées au service du prochain. A elles aussi nous adressons ce modeste ouvrage.

Enfin, un grand nombre d'âmes religieuses, confiant leur chasteté à la garde de leur charité, selon l'expression de saint François de Sales, sont obligées de vivre au milieu du monde, auquel elles ont renoncé et qu'elles édifient. Ce petit écrit ne laissera pas de leur être utile. Il est évident, en effet, qu'elles, surtout, doivent pratiquer les vertus dont nous allons parler. Et ne sentent-elles pas aussi elles-mêmes le besoin d'être prévenues contre les périls qu'elles rencontrent parfois ?

Notre but donc, en écrivant ces lignes, est d'offrir un moyen de sanctification aux jeunes filles et aux âmes qui font fleurir la virginité au milieu du monde. La première partie de cet ouvrage traitera des vertus qu'elles doivent pratiquer ; la seconde les prémunira contre les écueils qu'elles doivent craindre ; et la troisième leur indiquera par quels moyens elles pourront pratiquer la vertu, et surmonter les obstacles qui s'opposent à leur sanctification.

Elles trouveront, à la fin de ce volume un appendice sur la vocation, diverses prières et quelques exercices de piété.

Nous n'avancerons rien qui ne soit appuyé sur l'autorité des Pères, des Docteurs de l'Église et des Maîtres de la vie spirituelle. Nous chercherons à confirmer leurs conseils par des exemples empruntés à la vie des saints et à l'histoire de l'Église. En parcourant ces pages, nos Lectrices respireront le parfum des plus belles fleurs que les saints Pères aient semées pour elles dans le champ fertile de leurs écrits. Nous mettrons sous leurs yeux les passages les plus remarquables des lettres et des livres adressés aux vierges chrétiennes par saint Athanase, saint Basile, saint Chrysostôme, saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme, saint Bernard et par d'autres saints Docteurs. Dans cet ouvrage, elles pourront cueillir aussi les fruits de pureté, d'humilité, de charité, que la grâce a produits dans les âmes des saintes les plus illustres.

Empruntant les paroles de saint Bernard, traçant, à sa sœur une règle de conduite, nous dirons, à celles qui liront ce petit écrit : " Sous la simplicité de table des Pères, nous avons recueilli quelques miettes, sinon avec succès, du moins avec un grand désir de vous être utile ; et nous venons aujourd'hui vous les offrir. Recevez donc ce livre, et ayez-le sous vos yeux comme un miroir vers lequel, à toute heure, vous tournerez vos regards. Les préceptes du Seigneur sont, en effet, des miroirs très purs dans lesquels les âmes se contemplent, et découvrent tout ce qui peut en elles plaire ou déplaire à l'Époux céleste. Lisez donc ce livre avec une sainte avidité ; lisez-le ; puis relisez-le encore : il vous enseignera l'amour de Dieu et l'amour de vos frères, le mépris de tout ce qui est terrestre et périssable, et l'estime des biens célestes et éternels. Que le Seigneur tout-puissant vous garde, vous préserve des atteintes de l'ennemi, et vous conduise à l'éternelle vie avec toutes celles qui le servent comme vous ! "

**LES
ÉPIÎTRES ET ÉVANGILES**

DES

Dimanches et Fêtes de l'Année

EXPLIQUES ET SUIVIS D'INSTRUCTIONS

PAR

M. l'abbé Bénard

5 volumes in-8°.....Prix : \$6.25

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

(Prix Montyon)

GAULOIS ET GERMAINS

RÉCITS MILITAIRES

PAR

Le général AMBERT

15ème ÉDITION

5 beaux forts volumes in-8°, illustrés
Prix : \$5.00

Paris, le 15 octobre 1883

A Messieurs les Directeurs

de la " GAZETTE DU DIMANCHE "

Lorsque vous avez fondé, en 1881, la *Gazette du Dimanche*, une part considérable de la rédaction a été consacrée à des études biographiques. Votre publication devait faire connaître les célébrités du XIX^e siècle, hommes d'État, savants, artistes et capitaines.

Les biographies n'étaient pas des études académiques, mais la peinture fidèle d'un caractère, le récit véritable des qualités personnelles, le souvenir reconnaissant des services rendus, et parfois aussi quelques critiques sans malveillance, car nous voulions un portrait ressemblant.

Par leur variété même, les biographies conduisaient le lecteur sur les routes diverses où l'homme se distingue et sert d'exemple aux contemporains ou aux descendants.

Le succès des études sur les hommes de guerre nous a prouvé que l'esprit militaire n'était pas éteint dans notre France si cruellement éprouvée. Depuis longtemps votre patriotisme vous faisait considérer cet esprit militaire comme l'espoir unique et suprême de la France vaincue.

Nous avons pensé, avec vous, qu'il ne fallait pas jeter sur nos armées écrasées par le nombre un voile trop épais. Les biographies militaires de la *Gazette du Dimanche* nous ont semblé de nature à paraître dans un cadre plus vaste. Au lieu d'une figure seule, nous avons voulu montrer la foule. Le tableau a remplacé le portrait.

Celui-ci était toujours brillamment éclairé, celui-là renfermera des ombres, mais aussi des rayons lumineux.

On a beaucoup écrit sur la guerre de 1870-1871. Les œuvres techniques et les œuvres historiques ont préparé les documents pour les écrivains de l'avenir. En effet, la postérité seule prononcera le jugement définitif. Nous sommes comme ces spectateurs qui ne peuvent embrasser d'un regard l'ensemble d'un vaste monument, parce qu'ils sont trop près ; mais la proximité même permet de saisir les détails qui s'effacent par la distance.

Une partie du public s'étonnera peut-être que, pour réveiller l'esprit militaire, on mette sous ses yeux les images sanglantes de nos défaites. Mais sous ces défaites n'entendons-nous pas les battements du cœur de la patrie ? Tous tant que nous sommes, n'avons-nous pas, aux heures les plus terribles, éprouvé des émotions ignorées jusqu'alors ? Lorsque la fortune nous souriait, l'idée de patrie n'attirait pas nos esprits. Tout était sujet de distractions passagères. Les arts brillaient d'un éclat véritable, les sciences atteignaient des bornes inconnues, le sol était riche de moissons, notre diplomatie dictait des lois au monde et nos armées ne remportaient que des victoires. C'était là, du moins, ce que voyait la foule superficielle.

Elle oubliait la patrie.

Le mot *patrie* se prononçait dans les solennités politiques, retentissait aux théâtres, colorait le vers du poète, mais la foule n'y attachait pas un sens précis, encore moins une pensée d'amour. C'est à la vue de nos champs dévastés, de nos soldats captifs, de nos drapeaux souillés, de nos provinces foulées aux pieds de

l'ennemi, que l'on a senti se réveiller le sentiment de la patrie. Les plus humbles parmi les hommes de France ont éprouvé un tressaillement douloureux, mais qui ressemblait surtout au réveil d'un malade. La patrie nous est apparue avec son cortège de berceaux et de tombes. La douce chaîne des souvenirs s'est renouée; nous avons revu notre vieille France de saint Louis IX. Devant nos yeux troublés, les siècles ont défilé, avec leurs progrès, leurs conquêtes, leurs bienfaits et leur gloire. Dans ce passé la patrie française planait sur l'Europe. Ses armes étaient redoutées sans envie et sans haine, car au glaive du guerrier se joignait, toujours la croix du chrétien. Les noms de Bossuet, de Fénelon se mêlaient aux noms de Turenne et de Vauban; nos pères lisaient tour à tour Corneille et Molière, Lafontaine et Racine. L'air que l'on respirait en France était pur, et le titre de Français attirait le respect. Tous ces souvenirs confus étaient l'image de la patrie. Depuis trop longtemps, la prospérité matérielle, les joies insensées, la soif de l'or avaient effacé cette image.

Elle nous est apparue à la lueur sinistre des villages incendiés par l'ennemi. Depuis des siècles le paysan sortait de sa chaumière pour partir en guerre. Il avait ainsi traversé les champs de bataille depuis Marignan jusqu'à Fontenoy. Souvent il revenait blessé, mais toujours fier, et trouvait sa vieille mère l'attendant au foyer. Pour la première fois, le paysan ne vit pas l'ennemi revenir le lendemain de la bataille. Il était prisonnier, sans armes et sans drapeau. Lorsque le pauvre soldat reprit enfin le chemin du village, les vêtements en lambeaux, le front pâle, la poitrine encore sanglante, il ne trouva plus ni chaumière, ni aïeule. L'ennemi était venu, semant la mort sur son passage.

Le patriotisme a donc reparu sur nos ruines. Toutes les gloires de Sébastopol, de Magenta ou de Solferino ne sauraient lutter, dans nos souvenirs, contre les capitulations de Metz et de Sedan.

Nous n'avons cependant pas songé un seul instant à écrire une histoire de la guerre de 1870-1871. Cette guerre ne ressemble nullement aux campagnes de Crimée et d'Italie, où notre armée combattait les armées étrangères.

En effet, ce ne sont pas nos soldats qui ont été vaincus en 1870, mais la nation française; pour un tel effondrement il fallait de puissantes causes, non pour flétrir le passé, mais pour préserver l'avenir.

Des récits militaires nous ont semblé un moyen puissant de réveiller le patriotisme. Les familles s'intéressent plus intimement dans l'infortune que dans la prospérité, il en est de même des nations. La Prusse doit sa puissance militaire, moins aux victoires de Frédéric II qu'à la défaite d'Iéna. Ne laissons pas perdre un tel exemple et relisons plus souvent le récit de nos capitulations que les bulletins glorieux d'Austerlitz ou de Wagram.

Tous, tant que nous sommes, en avons plus appris sur cette guerre de 1870, par les conversations familières que par les livres savants. Ceux-ci indiquent le trouble des Etats-Majors, les erreurs stratégiques et les fautes tactiques, tandis qu'au foyer domestique et dans la causerie intime, l'homme occupe la première place. C'est le portrait du général tombé aux premiers rangs, ou méconnu après la guerre; c'est le dévouement obscur d'un sergent ou d'un simple soldat; c'est l'incendie d'un village; l'assassinat d'un pauvre paysan par un soldat de l'Allemagne... Tout cela se dit dans le récit, sans trouver place dans l'histoire.

Et cependant, on peut enseigner l'histoire par le récit. Montrer le soldat sous son jour véritable, prononcer les noms de braves gens trop oubliés; enfin établir avec la foule une sorte de conversation franche et familière, n'est-ce pas venir en aide à l'historien, comme un simple tirailleur vient en aide à son armée?

Sans préjugés, sans haine et sans crainte, nous avons écrit ces *Récits* non dans l'intérêt de la science, mais par sentiment patriotique.

Le drame sanglant dont la France a été le théâtre est déjà loin de nous, si l'on mesure le temps par une vie d'hom-

me. Cependant ce drame dure encore, lorsque nous nous plaçons au point de vue de l'histoire. Les principaux acteurs ont disparu de la scène. La mort a frappé la plupart d'entre eux, mais leurs passions et leurs erreurs ont survécu. Les soldats de la guerre ne sont plus sous les drapeaux, et de nouvelles générations injustes pour le passé, jugeront sévèrement les hommes et les choses de 1870.

De tant de souvenirs, les plus cruels se sont conservés, tandis que s'effaçaient de la mémoire ce qu'il y avait de noble, de grand et de pur dans les élan individuels. D'autre part, il se formait, on ne sait comment, des légendes capricieuses qui menaçaient de se perpétuer. Puis, venaient les erreurs de jugement sur les principes militaires, tels que se soustraire à la captivité, éviter les conséquences de la parole donnée, etc. Le récit ne pouvait passer ces choses sans les aborder hardiment et loyalement.

Le soldat de la dernière guerre est plus à plaindre qu'à blâmer. Il se croyait invincible. On le lui avait dit en Afrique, en Crimée, en Italie; on le lui avait répété dans les villes et dans les camps. Les orateurs, les poètes, les ministres proclamaient à l'envi la suprématie de la France sur toutes les nations de l'Europe. Le peuple fut trompé et le soldat se laissa enivrer par les louanges.

Le malheureux apportait sous les drapeaux tous les défauts, tous les vices, tout le scepticisme de la cité.

Il fut battu, non parce qu'il était mauvais soldat, mais citoyen sans patriotisme. Comment aurait-il conservé l'esprit militaire, en perdant la foi religieuse et le respect de la loi? Une société corrompue ne saurait avoir une armée disciplinée, calme et résignée.

Il faut donc le répéter: ce n'est pas l'armée qui a été vaincue à Frœschwiller, à Forbach, ce n'est pas l'armée qui a capitulé à Metz et à Sedan, mais bien la France.

On ne savait pas le mal aussi profond qu'il l'était. Les uns, placés au sommet, oubliaient que l'autorité impose de sévères devoirs; les autres, aux échelons inférieurs, vivaient d'intrigues et de mensonges. Tout le monde voulait de l'or, des festins, des spectacles. L'honnête homme, s'il ne possédait ni or, ni pouvoir politique ne trouvait que dédain, quel que fût son mérite.

Quoique la démoralisation eût moins atteint l'armée que la société civile, ce n'est pas celle-ci qui a le plus souffert. Il serait superflu de rappeler que le sang de l'armée a coulé par torrents; que les humiliations l'ont abreuvée; que ses captifs ont subi tous les outrages; que des centaines de mille hommes, au mépris des lois humaines, se sont vus transportés dans les provinces lointaines, comme un vil troupeau. Aux souffrances du corps, les douleurs de l'âme se sont ajoutées. Le vainqueur, tout étourdi de sa puissance d'un jour, a oublié qu'entre elles les armées se doivent des égards réciproques, un respect commandé par la dignité de l'épée. Au lieu du soldat discipliné, fier, compatissant au pauvre peuple, nous avons vu l'aventurier du moyen âge, prompt au pillage, impitoyable, la torche d'une main, tandis que l'autre enlevait nos richesses.

C'est parce qu'il a le plus souffert, que le soldat de la dernière guerre nous apparaît comme le missionnaire providentiel du patriotisme. Il n'appartient plus à l'armée active. Mieux que tout autre, et peut-être seul entre tous, il peut faire connaître la vérité aux hommes des champs. Sa voix est de force à réveiller de puissants échos; les cicatrices de son corps sont éloquentes et tout en lui respire l'autorité. Nous voudrions voir cet ancien soldat ouvrir la porte de l'école, au village voisin, et dire aux enfants des laboureurs, des artisans, des vigneron, des bateliers, des bergers, des paysans d'alentour:

« Mes enfants, aimez votre pays! aimez-le de toutes les forces de votre âme; pour lui, sacrifiez tout, jusqu'à votre vie. N'oubliez pas que l'armée est non seulement l'honneur du pays, mais son protecteur éternel. Au temps passé, la loi permettait de se soustraire au service militaire, en fournissant un remplaçant; désormais tout Français passe sous les drapeaux; car tout Fran-

çais se doit à la défense du pays. Acceptez bravement, joyeusement, avec dignité le métier de soldat. Aujourd'hui ce serait une honte à vous de rester, quand les autres partent. Vos bras sont utiles à la famille qui va peut-être souffrir de votre absence pendant un temps plus ou moins long; mais qu'est-ce que cette souffrance passagère, si elle préserve votre patrie de l'invasion ennemie, des défaites sanglantes, des capitulations, et vos frères de la captivité? Qu'est-ce que cette souffrance de la famille, à côté de vos villes bombardées, de nos villages incendiés, de nos moissons foulées aux pieds des chevaux, de vos pères massacrés, de vos mères, de vos filles et de vos sœurs insultées! Qu'est-ce enfin que cette souffrance de quelques mois, de quelques ans, si vous songez aux provinces arrachées à la France par un ennemi implacable! Soyez donc soldats, si vous n'avez pas oublié l'Alsace et la Lorraine, et nos malheureux frères, dont les berceaux étaient français et dont les tombes seront prussiennes!

« En arrivant sous le drapeau, laissez au village ou à l'atelier toutes les erreurs dont on a nourri votre jeunesse. Sachez obéir en silence, respectez la discipline, aimez-la, et vous en comprendrez bientôt l'utilité, la beauté et la majesté. Avez-vous jamais vu un spectacle plus solennel que celui d'une troupe sous les armes? Il n'y a là que deux choses: le commandement et l'obéissance. C'est l'image de la vie où les uns commandent et les autres obéissent. Il n'y a pas de société possible sans le commandement et sans l'obéissance: le service militaire vous enseignera que l'on parvient au commandement par l'obéissance. Mes enfants, après l'école où vous êtes aujourd'hui, vous aurez donc l'école du drapeau. On vous enseignera là ce qu'avaient oublié vos pères: le sentiment du devoir, la résignation virile dans l'adversité, le respect de la loi et de l'autorité qui la représente; on vous enseignera surtout ce qu'est la patrie et le drapeau son admirable symbole.

« Si un moment de défaillance courbait vos fronts, à l'heure du départ, rappelez-vous les souffrances et le courage de vos pères, rappelez-vous les ossements répandus au loin, rappelez-vous le uhlan maître de votre foyer, rappelez-vous le vieux curé sonnait le tocsin à l'église de votre baptême et de votre première communion, rappelez-vous ce pauvre soldat, mort de misère à la porte de votre chaumière, rappelez-vous l'aïeul qui, les bras étendus et la tête tremblante, prononcerait sa malédiction sur tous ceux de sa race, qui ne combattraient pas pour la France, à la grande bataille que Dieu tient en réserve pour le jour de sa Justice.

Pouvons-nous espérer que les mâles accents d'un soldat de la dernière guerre réveilleront l'esprit militaire dans notre pays, et feront renaitre le patriotisme?

Oui, si la parole du prêtre se mêle aux appels du soldat; non, si celui-ci fait seul entendre sa voix. Le patriotisme est un sentiment plus que terrestre, et l'esprit militaire touche à l'esprit religieux.

La France a été créée par un génie qui, d'une main, tenait l'épée, et la croix du chrétien de l'autre. C'est de l'union séculaire de la force et de la foi qu'est sortie cette patrie qui a fait dire: *Gesta Dei per Francos*.

C'est en France seulement que la mort du soldat, au champ de bataille, a été comparée à la mort du martyr, et par ce la même sanctifiée.

Mgr de Noë, évêque de Lescar, prononça un jour le discours pour la bénédiction des drapeaux. Le prélat s'écria devant les dragons assemblés: « Oui, vous êtes les martyrs du devoir, les martyrs de charité chrétienne et nationale, les dignes rivaux des martyrs de la foi, généreux martyrs de la patrie: et j'oserais vous adresser, au fort de la mêlée, les paroles que saint Cyprien adressait aux martyrs de la foi au milieu de leurs tourments: « C'est ici un grand et glorieux combat où le prix du vainqueur n'est pas moindre qu'une gloire immortelle. »

Préoccupé de ces hautes idées, un grand penseur chrétien disait: « Osons le proclamer: heureuses, malgré leur deuil, les familles dont le sang coule

dans le grand travail de la patrie! Leur noblesse s'y fonde ou s'y rajoute; et cet accroissement du patriotisme d'honneur et de vertu qu'elles possèdent déjà devient un gage de leur durée. On le savait jadis, on peut s'en ressouvenir: les familles se perpétuent par les immolations. Dieu ne les fait pas durer en proportion de ce qu'elles gagnent, mais de ce qu'elles donnent. L'aumône et le sang, c'est l'arrosemment qu'il faut aux arbres généalogiques. Jamais le lâche et jaloux démagogue, le vil artisan de sédition ne prévendra tout à fait ni longtemps, au milieu d'une société où il se trouvera des hommes qui puissent lui répondre en montrant leurs blessures reçues dans les combats. »

Le prêtre et le soldat sont frères. Leurs règles se ressemblent, et tous deux sont unis par un mot: *sacrifice*. Toute société hostile à l'un est ennemie de l'autre, car tous deux représentent les mêmes principes, quoique la discipline de l'Eglise diffère, en apparence, de la discipline du camp.

Il faut qu'en levant les yeux vers le ciel, un Français puisse contempler à la même hauteur la croix du prêtre et l'épée du soldat. C'est donc vainement que nous tenterions de relever l'épée, si nous ne relevons la croix. Les mots *Dieu* et *Patrie* sont inséparables.

Ceux qui gouvernent les nations seraient bien aveugles s'ils ne voyaient pas qu'en affaiblissant la religion dans les armées ils rendent la discipline impossible. Or, sans discipline, l'armée devient un fléau et la patrie sera tôt ou tard la proie de l'ennemi.

« Partout, dit Xénophon, où les hommes sont religieux, guerriers et obéissants, comment ne serait-on pas à juste droit plein de bonnes espérances? » « Oui, tant que le prêtre et le soldat se donneront la main, il y aura en France des gens braves et des braves gens. »

Sans nul doute l'avenir est sombre et un effort suprême pourra seul nous rendre l'esprit militaire. Tentons cet effort, ne renouons pas à la lutte et ne donnons jamais au monde le spectacle d'une France sans force et sans foi.

Un jour, Louis Veillot s'arrêta, à une exposition de peinture, devant un tableau qu'il nous désigna de la main en disant: *nous voilà!* Le peintre, nommé Couture, avait voulu représenter l'orgie romaine. Deux hommes, jeunes encore, debout, le front pâle, embrassent d'un regard désolé les débris du festin et la souillure des convives.

L'un de ces hommes est encore couronné de fleurs, l'autre vient d'arracher de son front cette couronne flétrie et la déchire d'une main fébrile.

Que sont ces deux jeunes Romains? Appartiennent-ils à la race des anciens légionnaires qui commandent en maîtres, depuis les colonnes d'Hercule jusqu'au fond de la Germanie? S'ils sont de cette race, ils en ont oublié les vertus. Ils étaient allés au festin et vidaient les coupes avant de les briser. Ce qu'ils méprisent maintenant, ils l'admiraient au début de l'orgie. Leurs compagnons, que l'ivresse a renversés de leurs sièges et dont les têtes sont livides, leur semblaient beaux; ils avaient des sourires pour lais et des flatteries pour le patricien enrichi de dépouilles. Au milieu de tant de convives, il s'en est trouvé deux que l'ivresse n'a pas aveuglés. Un vague remords s'éveille en leurs âmes, et leurs lèvres sont prêtes à maudire les joies misérables qui déshonorent la Rome nouvelle. Au delà des étoffes précieuses tendues sur les murs, au delà des vases grecs, au delà des splendeurs du festin, ces deux hommes voient la patrie.

C'est elle qui s'endort convulsivement dans l'orgie, c'est elle qui est tombée à ce degré d'avilissement, c'est elle qui ne pourra se tenir debout, l'épée à la main, lorsque le barbare apparaîtra armé de la torche et de la hache!

Louis Veillot a-t-il raison de dire: *nous voilà!*

Je ne sais. Cependant j'aime à l'écouter lorsqu'il ajoute: « Laissez ces convives s'enivrer, laissez-les à la honte de leurs orgies, hommes meilleurs et plus plus heureux! »

Emportez votre colère, gardez et nourrissez votre douleur. Quand le mal triomphe, heureux qui peut s'honorer de le haïr; quand la patrie succombe,

heureux qui l'aime encore et sait la pleurer! Sortez du banquet et de la ville, allez par les voies où dorment les ancêtres, dans l'air libre des champs. Le spectacle du tombeau vous sera plus doux que le son lascif des flûtes.

"Passant devant les grands restes de ceux qui ont été la force et la gloire de la patrie, vous leur direz: O Pères, venez-nous en aide... Ne nous laissez pas périr sans qu'une lumière divine n'éclaire nos pas."

Général baron AMBERT.

SOIRÉES LITTÉRAIRES

Scènes, Tableaux, Discours,
Etudes morales, Etudes historiques et récits légendaires

PAR

Le R. P. H. FAURE

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE

Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci,
Lectorem delectando pariterque monendo.
(Hor. Ep., III, ad P.)

DEUXIÈME ÉDITION

1 fort volume in-8.....Prix : \$1.00

LE CHAT ET L'ÉCUREUIL

LE CHAT.—Approchez, mon cousin, que je vous embrasse. Vraiment, je mourrais d'envie de vous voir! Mon père m'a dit de vous tant de bien!..... et je m'aperçois qu'il n'a rien exagéré. Vous êtes, sans contredit, le bijou de nos forêts.

L'ÉCUREUIL.—A d'autres, mon compère! Le corbeau, dit-on, s'y laissa prendre; mais je ne serai point aussi sot, et je me défie de tous vos compliments... Il me souvient que mon père me fit aussi, un jour, votre portrait..... et peu flatteur, je vous assure.

LE CHAT.—Votre père, mon cousin, était un radoteur, en retard d'un siècle au moins, et je le connus très ombrageux, très défiant..... Regardez plutôt si nos fourrures ne se ressemblent pas. Nous sommes parents, vous dis-je... Et puis, voyez, je n'ai pas d'ongles aux mains, et le Ciel me fit la patte douce et le regard câlin. J'ai bon caractère aussi, et c'est mon cœur qui m'a porté à venir aujourd'hui vous faire une visite.

L'ÉCUREUIL.—Vraiment! Je vous en ai de la reconnaissance.

LE CHAT.—C'est dans votre intérêt, mon cher cousin, car je vous vois faire bien triste figure, au milieu de vos bois: toujours à la recherche d'une maigre pitance, toujours fuyant de branche en branche, comme les animaux sauvages. Vous êtes fait pour la société, et vous êtes trop bien élevé pour habiter les forêts. Venez avec moi, venez, vous serez heureux, je vous assure. Je vous conduirai dans une belle ville; vous aurez pour demeure de riche appartements, une table toujours chargée de mets exquis, dont vous pourrez goûter tout à votre aise; de grandes dames vous berceront sur leurs genoux; vous aurez des caresses, des bonbons, et un lit des plus doux. Venez donc.

L'ÉCUREUIL.—Non, votre bonheur ne me fait point envie, et je préfère mon petit bois et mes noisettes à tous vos palais et à toutes vos friandises.

LE CHAT.—Insensé!..... Vous seriez heureux!.....

L'ÉCUREUIL.—Je le suis, et, tout le jour, je saute, je gambade à travers feuilles et rameaux; et si Dieu ne me fit pas naître musicien, les oiseaux chantent pour moi, et je danse à leurs chansons. D'ailleurs, j'en sais plus d'un parmi vous, qui fait

bien maigre chère: blotti au fond d'un misérable grenier, à l'affût jour et nuit, bien souvent il se coucha sans souper... et ses larcins de rôti et de fromage ne lui valurent pas toujours de friandises et caresses.

LE CHAT.—C'est pure calomnie! Voyez combien je suis gras et frais. Venez plutôt visiter mon palais.

L'ÉCUREUIL.—Et pourquoi?... Que me manque-t-il, ici? La nature fait naître sous mes pas la noisette, en été, et, l'hiver, elle couvre le sol de belles pommes de pin. Je n'ai qu'à les ouvrir. Elle ne font jamais défaut, et l'appétit toujours les assaisonne. Puis j'ébranche ma soif aux perles de la rosée..... Et je suis libre, et je cours, et je folâtre, sans crainte ni souci. Que faut-il de plus?... Quand il pleut, la moindre feuille, la moindre petite branche me garantit; quand je suis fatigué de courir, j'ai mon nid pour me reposer, et le vent du bon Dieu m'y berce mollement... et, penché sur le bord de ma petite couche, j'écoute les harpes harmonieuses que fait vibrer la brise, en courant dans les pins de la forêt. Puis je m'endors, au son de ces concerts..... et mon réveil entend les mêmes symphonies..... Que manque-t-il à mon bonheur?

LE CHAT.—Vous vous abusez, mon cousin. Venez, vous dis-je, me faire une visite. Je gage que vos bois n'auront plus ensuite autant d'attraits. Vous ne connaissez rien, et la vie est bien douce ailleurs.

L'ÉCUREUIL.—C'est possible. Mais je me souviens que mon grand-père, un bien digne vieillard, nous disait sans cesse: "Défiez-vous, mes enfants, des séductions de l'opulence; les palais superbes et les habits dorés cachent souvent bien des larmes!"—Et, sur son lit de mort, après nous avoir tous réunis.— nous étions quinze de famille,— il nous fit cette dernière recommandation, que je n'oublierai jamais: "Fuyez, mes enfants, les appas de la richesse, et n'es- sayez jamais la coupe des plaisirs: elle est amère et trompeuse, je vous le dis, et, dès qu'elle a touché les lèvres elle y demeure attachée! Préférez à toutes les splendeurs des cités le silence et la sécurité de nos forêts. Si vous demeurez sobres, vous y serez contents; car, retenez bien ceci, mes enfants: Deux choses, sur la terre, suffisent pour être heureux: l'innocence et la simplicité!"

NOUVELLES SOIRÉES LITTÉRAIRES

Scènes, Tableaux, Discours,
Etudes morales, Etudes historiques et récits légendaires

PAR

Le R. P. H. FAURE

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE

Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci,
Lectorem delectando pariterque monendo.
(Hor. Ep., III, ad P.)

DEUXIÈME ÉDITION

1 fort volume in-8.....Prix : \$1.00

UN DRAME DANS LE DESERT

Il était encore bien loin le pays natal, et les sommets du Liban n'apparaissaient nulle part dans l'immense horizon. Hébel et Saraella marchaient depuis la veille; et pas une oasis, pas un caravansérail ne s'offraient à leurs regards. Le désert, c'est comme l'Océan: pas de route tracée, pas d'arbres, de forêts, ni d'habitation aucune; mais du sable partout, des flots mouvants que le simoun fait onduler, qu'il soulève, qu'il emporte ou qu'il entasse; des montagnes arides, qui

paraissent et disparaissent, géants terribles qui se dressent menaçants, sur les pas des voyageurs.

Hébel et Saraella étaient partis des frontières de l'Égypte, emportant avec eux tout ce qu'ils possédaient ici-bas, quelques pièces d'or, fruit de leur travail, et deux jeunes enfants que le ciel leur avait donnés, deux enfants, beaux comme les anges, et radieux comme deux fleurs épanouies qui se balancent gaiement dans un rayon de soleil. Ils étaient partis, espérant gagner en quelques jours les vallées du Liban et se fixer pour toujours dans ces belles et paisibles contrées, qui avaient vu leur berceau et réjoui leurs premiers pas, dans ces contrées, où l'air est un parfum, où le ciel toujours pur verse des flots de lumière sur les jardins plantés de vignes, d'orangers, d'oliviers et de mûriers blancs. Ils voulaient vivre heureux, sur les collines verdoyantes et solitaires de la Syrie, loin du tumulte et du bruit des populeuses cités. Et ils allaient, pleins d'espoir, gais, contents, sans regrets. L'avenir devant eux, leur découvrait les milles enchantements de la félicité, et leurs âmes se berçaient des rêves les plus séduisants.

Mais ils marchaient sans guide, et le désert semblait s'étendre toujours et reculer devant eux les bornes désirées de ses ondes sablonneuses. Deux fois déjà les brises de la nuit avaient caressé leurs fronts et versé la fraîcheur sur leur sommeil tranquille, et le troisième jour s'était levé serein, radieux, plein d'azur, comme les jours précédents. Les vapeurs du matin flottaient, immobiles et confuses, comme un rideau de gaze tendu dans le lointain. On apercevait çà et là, sous le poids du simoun et du sable tristement inclinés, des troncs de palmiers languissants et flétris... Le soleil monta, inondant l'horizon de ses feux éclatants, les vapeurs s'évanouirent, et le vent du désert se leva, comme une brise chaude sur les flots assoupis. Hébel porta les yeux au loin sur l'immense étendue, où l'on ne découvrait partout que le sable et le ciel, et il soupira, puis, jetant un regard sur le front pur de ses deux enfants, une larme silencieuse humecta sa paupière...

Les provisions des voyageurs touchaient à leur fin: l'eau manquait; et pas une oasis, pas une ombre d'espoir à l'horizon. Peut-être s'étaient-ils égarés, peut-être leur faudrait-il bien des jours encore pour atteindre le Liban! Ils marchaient tous deux, sans rien dire, tristes, abattus, fatigués, n'osant entre eux échanger les pensées de leurs âmes toutes pleines de crainte et de pénible anxiété. Les enfants eux-mêmes semblaient pressentir le danger: plus de joyeux ébats. Le sable étouffait tout, jusqu'au bruit de leurs pas. Par instants, ils croyaient entendre au-dessous de leurs pieds, comme le murmure d'une onde qui ruisselle. Leur oreille trompée écoutait avec ravissement gazouiller le mystérieux cours d'eau: leurs yeux cherchaient la source et leurs mains creusaient le sable, afin de rafraîchir leur poitrine brûlante aux flots limpides du ruisseau. Cruelle déception! le sable seul glissait sous leurs mains avides et sous leurs pieds meurtris. Mais bientôt dans le lointain apparaissait un flot de verdure. Les voyageurs surpris, joyeux, ravis, doublaient le pas, et, l'espoir au cœur, ils marchaient alertes et rapides, dévorant du regard l'oasis salutaire que le ciel clément offrait à leurs désirs. Ils marchaient plus vite encore, et l'ilôt ne se rapprochait point, l'ilôt fuyait toujours; puis, tout à coup, sa verdure s'effaçait et ses arbres s'évanouissaient dans le vague et vapoureux azur de l'immense horizon. C'était le mirage, supplice cruel du voyageur imprudent, le mirage, enchantement trompeur, décevante illusion, amorce et réseau fatal jetés par le désert, pour saisir et dévorer sa proie.

Les voyageurs cheminèrent ainsi de déception en déception, jusqu'à l'heure tardive où la nuit descend et se glisse, silencieuse et fraîche, sur la terre embrasée. Le soleil plongeait son disque empourpré dans les vagues sablonneuses de la plaine sans rive. La brise, en s'endormant, frissonna, lugubre et soupirante, aux lueurs défilantes du jour. Accablés, haletants, épuisés de fatigue et mourants de soif, dans le creux d'un

vallon, sans autre tente que les voiles de la nuit, Hébel et Saraella s'arrêtèrent et s'assirent à l'ombre d'un palmier. Les enfants pleuraient, sous les étreintes de la souffrance; mais leurs cris expiraient dans leur poitrine altérée. Saraella sanglottait: la douleur, les angoisses maternelles remplissaient et torturaient son âme; les plaintes, les cris de ses pauvres enfants lui déchiraient les entrailles: elle aurait voulu ouvrir ses veines et donner tout son sang, pour rafraîchir, pour ranimer ces deux frères créatures, plus chères à son cœur que sa propre vie. Pauvre mère! elle ne pouvait rien, rien que pleurer, invoquer le ciel, presser ses enfants sur sa poitrine et attendre le secours d'en haut. Hébel, silencieux, accablé, fixait sur le sable des yeux mornes et pleins de larmes: de désespoir il se tordait les bras, et frappait de sa main son front brûlant, comme pour se reprocher d'avoir exposé la vie de tous ceux qu'il aimait... Le désert insensible ne répondait à ces pleurs, à ces sanglots déchirants, que par le silence, le lugubre et douloureux silence de la solitude de la mort!

La nuit enveloppa de ses voiles funèbres cette scène navrante de la torture, de l'angoisse, du désespoir affreux, dont Dieu seul fut témoin. Et, lorsque le matin, les premières lueurs de l'aube vinrent éclairer le désert, on put voir, agenouillée sur le sable, auprès de ses enfants, la pauvre mère éplorée, cherchant à retenir sur leurs lèvres tremblantes un dernier souffle de vie. Ils moururent bientôt. Mais leur dernier soupir, leur dernier mouvement fut un glaive meurtrier au cœur de Saraella. Éperdue, égarée, elle se coucha près de ses deux enfants, qu'elle prit entre ses bras, qu'elle pressa sur son sein, comme pour les ranimer à la chaleur de ses embrassements. Puis soudain, défaillante et sans force, elle s'affaissa sur le sable immobile et muette. Hébel s'approcha d'elle; il pencha son visage sur le visage de son épouse, déposa sur son front un baiser plein de tendresse et l'appela doucement des caresses de sa voix. Saraella fixa sur lui des yeux hagards et pleins de feu, le repoussant de la voix et du geste. Elle ne reconnaissait plus son époux! Ce fut là le fond de l'amer calice d'Hébel. Mourir n'était rien pour lui; mais n'être plus connu de celle qu'il aimait, qui faisait toute sa vie, quel tourment!...

Tout à coup, aux premiers rayons du soleil, Hébel aperçoit à l'horizon des têtes de palmiers.

Il se lève aussitôt, il tressaille, il s'élance, et, bien que le désert ait plus d'une fois trompé son espérance, il court, il bondit sur le sable. L'amour donne des ailes, l'amour double les forces, et le malheureux Hébel veut sauver sa chère Saraella. Il se hâte, car les instants de cette vie précieuse sont peut-être comptés; il précipite ses pas. O bonheur! cette fois la verdure ne fut point devant lui, la verdure se rapproche, l'horizon déchire ses voiles de brume, et les collines du Liban apparaissent à ses yeux ravis. Il a bientôt franchi l'espace qui le sépare de l'oasis désirée. Une source limpide se cachait silencieuse et fraîche, dans un bosquet touffu. Hébel y puise aussitôt, et, reprenant sa course, il regagne le palmier près duquel il a laissé Saraella mourante. L'espoir sur son front a ramené la joie..... Du plus loin qu'il aperçoit, couchée au pied de l'arbre son épouse infortunée, il lui fait signe, il l'appelle; mais à sa voix nulle voix ne répond. Saraella n'entendait plus!... Étendue sur le sable et tenant entre ses bras ses deux enfants pressés sur sa poitrine, elle avait succombé en prononçant peut-être le nom de son époux. Sur sa lèvre entr'ouverte on lisait encore le sourire insensé de son dernier délire... Pauvre Saraella!...

Hébel, désespéré, se jeta sur les restes inanimés de son épouse et de ses enfants, qu'il tint longtemps embrassés, les arrosant de ses larmes, les appelant de ses cris. Puis, vers le soir, il creusa une tombe, au pied de l'arbre solitaire, et, chaque matin, le palmier du désert laissa tomber sur le tertre funéraire les pleurs déposés par la nuit sur son front verdoyant.

Hébel s'éloigna, le cœur serré, l'âme remplie d'angoisse, et, lorsque le crépus-

cule enveloppa de ses vapeurs humides les sommets du Liban, il avait atteint les premières sinuosités de la montagne, et trouvé un secours et un abri dans une hôtellerie arabe, sur la route de Jérusalem.

L'époux affligé ne voulut pas aller plus loin. Désormais, privé de ses enfants, de sa douce et tendre Saraella, que sera sa vie, sinon un douloureux exil, une mort, un tombeau ? Hébel se retira, non loin du désert, sur une colline ombragée de grands cèdres, dans un ermitage abandonné. Il y vécut longtemps, dans la contemplation et la prière, car la pensée du ciel est ici-bas, dans la douleur, dans la séparation, l'espérance et la consolation suprême. Chaque jour, à l'heure où le soleil, de ses feux voilés, empourpre l'occident, Hébel allait s'asseoir au pied d'un cèdre au feuillage odorant, d'où sa vue découvrait au loin le palmier solitaire qui abritait la tombe de Saraella. Il priaît quelque temps, puis, fixant ses regards sur l'arbre aimé qui lui rappelait tant d'angoisses et tant de deuils, il écoutait, silencieux, immobile, rêveur. Et alors, il lui semblait saisir, dans les frissons mélodieux des airs, dans le murmure et les soupirs mystérieux de la brise parmi les rameaux des cèdres, les voix douces et pures de tous ceux qu'il pleurait. Il écoutait longtemps, ému, absorbé, hors de lui; puis tout à coup, ne pouvant plus contenir les transports de son cœur : "Est-ce vous, s'écriait-il, dans le délire de son imagination exaltée, est-ce vous, âmes tendres et chéries, qui peuplez ma solitude ? Est-ce vous qui me parlez, dans ces voix mystérieuses et suaves qui me transportent et m'enivrent ? Oui, c'est vous que j'entends, blonds chérubins; ce sont vos cassolettes d'or qui parfument l'air que je respire; c'est votre souffle qui caresse mon front, et je sens vos baisers sur mes lèvres brillantes. C'est toi, toi, ma douce et bien-aimée Saraella, que je pleure; c'est ta voix, ta voix harmonieuse, qui fait tressaillir mon cœur, comme un écho du ciel. C'est ton âme qui passe dans mon âme, qui l'enveloppe tout entière de tendresse et d'affection. Oh ! vous vivez encore, ombres chéries, vous vivez pour moi, je le sens, et je vous reverrai près de Dieu, bientôt, oui, bientôt ! car je veux mourir, pour vivre avec vous, pour vous aimer encore et vous aimer sans fin, dans les ravissements du ciel. La terre n'est qu'un exil; et la vie, le plus triste des rêves; mais le ciel garde des joies éternelles pour les âmes qui s'aimèrent ici-bas, car l'amour n'a pas de fin; et ceux qui vécurent unis sur la terre, se retrouveront dans la patrie des âmes, unis, heureux pour toujours. Oh ! puisse le jour qui m'appellera, qui m'emportera vers vous, mon épouse chérie, mes enfants bien aimés, puisse ce jour béni, ce jour fortuné se lever bientôt pour moi, car je ne vis qu'en vous !"

Hébel renouvela bien souvent ces entretiens mystérieux, ces communications intimes du soir et de la nuit avec ceux qu'il aimait, et la brise longtemps emporta dans ses parfums, jusqu'à la tombe de Saraella, les paroles brûlantes et les aspirations célestes de l'ermite du Liban. Mais un matin, on le trouva sans vie, couché au pied du cèdre, le visage tourné vers le désert. En rêvant à ceux qu'il aimait, son âme avait quitté la terre; elle avait fui, emportée dans un transport d'amour, auprès de son épouse, auprès de ses enfants !

Ceux que la mort sépare,
La mort les réunit !

TRAITE DES SCRUPULES

INSTRUCTIONS

Pour éclairer, diriger, consoler et
guérir les personnes
scrupuleuses

PAR

M. l'ABBE GRIMES

1 vol. in-18.....Prix : 25 cts

J. C. TACHÉ

FORESTIERS ET VOYAGEURS

Mœurs et Légendes Canadiennes

ÉDITION POPULAIRE

1 volume in-8Prix : 50 cts

TABLE DES MATIÈRES.

AU LECTEUR.

I. Les Chantiers, la Forêt.—I. La montée aux chantiers.—II. Le camp d'un chantier.—III. François-le-veuf.—IV. Le Père Michel.—V.—Une digression.—VI. La cuisine au chantier.—VII. La rentrée au camp.

II. Histoire du Père Michel.—I. Un comperage.—II. Le follet de la mare-au-bars.—III. Le feu de la baie.—IV. Le passeur de Métis.—V. L'entr'acte.—VI. Ikès le jongleur.—VII. Le passage des Murailles.—VIII. Les chaloupiers.—IX. Les missionnaires.—X. Les postes du roi.—XI. Un vœu.—XII. Ajournement.—XIII.—Le noyeux et l'hôte à Valiquet.—XIV. La route des voyageurs.—XV. Cadieux.—XVI. Un échange.—XVII. Le Grand-Liévre et la Grande-Tortue.—XVIII. La conteste.—XIX. Les hommes-de-cages.—XX. La chapelle de Portneuf.—XXI. La Bonne Sainte Anne du Nord.

LE NOYEUX ET L'HÔTE À VALIQUET

Nous avons donc quitté Québec pour les pays d'en haut, comme je vous l'ai dit, reprit le Père Michel.

Dans ce temps-là, il n'y avait sur le fleuve que des goélettes, des bateaux plats et des canots qui voyageaient entre Québec et Montréal : souvent les bâtiments à voile mettaient deux semaines, quelquefois trois, à monter à Montréal; le voyage le plus prompt était celui qu'on faisait en canot d'écorce légère. Je crois vous avoir dit que nos canots à nous, cette fois-là étaient chargés : or, avec un maître-canot chargé et bien monté, on fait, l'un portant l'autre, six lieues par jour en remontant les rivières, et environ le double en descendant, les portages compris.

Je vais tâcher, dans ce récit de mon voyage, de vous faire connaître comment on raccourcit le temps de ces longs parcours. Et tout d'abord, au départ, c'était la coutume des voyageurs, avant d'atteindre le point de la grande rivière des Outaouais, où cessaient les établissements, de profiter de leur reste pour aller tous les soirs, à tour de rôle, aux maisons d'habitants voisines de l'endroit où l'on s'arrêtait : on y buvait du lait, on y chantaient des chansons, on y dansait quelquefois, et, quand il commençait à se faire un peu tard, on allait rejoindre les compagnons laissés à la garde des canots et des marchandises. Alors on s'étendait sur le rivage, à la belle étoile, autour d'un bon feu quand il faisait beau temps, du mieux possible à l'abri des canots mis sur le côté, quand il faisait mauvais temps, pour dormir ainsi jusqu'à deux heures du matin, temps du réveil et des préparatifs du départ chaque jour du voyage. Et figurez-vous que ce voyage de canots chargés durait environ trois mois, sans autres interruptions de repos que celles que nous donnait quelquefois une tempête sur les lacs.

Enfin je faisais route à ce métier au temps dont je vous parle, et le dixième jour nous étions le soir à camper aux Ecores, sur la Rivière-des-Prairies. C'est là que j'ai entendu raconter à un vieux voyageur les deux histoires que je vais vous répéter maintenant; remarquez bien que nous étions alors, nous autres, assis en rond autour d'un feu de campement dans le voisinage de l'endroit où les choses s'étaient passées.

Vous savez qu'aux Ecores il y a un rapide qu'on appelle le Sault au Récollet; ce nom lui a été donné parce que, (dame je vous parle là d'une chose qui est arrivée dans les commencements du pays),

parce qu'un récollet missionnaire s'est noyé dans ce rapide.

Le missionnaire descendait de chez les Hurons avec les sauvages, parmi lesquels il y avait un vilain gas qui s'opposait à la prédication de l'Évangile au sein de la nation : mais il avait eu le soin de cacher ses projets. Choisisant un moment favorable à l'accomplissement de ses desseins, le satané monstre noya le missionnaire dans le rapide.

On n'a jamais pu savoir au juste de quelle manière il s'y est pris; mais voici ce qui arriva quelques années plus tard.

Un canot, monté par des voyageurs, descendait la Rivière-des-Prairies; on était campé, le soir, au pied du rapide. Il faisait noir comme chez le loup. En se promenant autour du campement, les hommes virent la lumière d'un feu sur la pointe voisine, à quelques arpents seulement de leur canot.—Tiens, se dirent-ils, il y a des voyageurs arrêtés là, comme nous ici; il faut aller les voir.

Trois hommes de la troupe partirent pour aller à la pointe en question, où ils arrivèrent bientôt, guidés par la lumière du feu.

Il n'y avait là ni canot, ni voyageurs; mais il y avait réellement un feu, et auprès du feu, un sauvage en brayet, assis par terre, les coudes sur les cuisses et la tête dans les mains.

Le sauvage ne songea pas à leur arrivée : nos gens regardèrent avec de grands yeux ce singulier personnage, et comme ils s'approchaient pour le considérer de plus près, ils s'aperçurent que sa chevelure et ses membres dégouttaient d'eau.

Etonnés de l'étrange impassibilité de cet homme dans cette situation, au moment où quelqu'un venait à lui, ils s'approchèrent encore, en l'interpellant : mais le sauvage demeura dans la même position et ne répondit pas.

L'examinant alors avec plus d'attention et à le toucher presque, à la lueur du feu, ils virent, avec un redoublement de surprise, que cette eau qui dégouttait sans cesse du sauvage ne mouillait pas le sable et ne donnait pas de vapeur.

Les trois gaillards n'étaient pas faciles à effrayer, mais ils eurent soulevé; ce qui ne les empêcha pas, cependant, de prendre le temps de se bien convaincre de tout ce qu'ils voyaient, mais sans oser toucher au sauvage. En passant et repassant autour du feu, ils remarquèrent encore que cette flamme ne donnait point de chaleur : ils jetèrent une écorce dans le brasier, et l'écorce demeura intacte.

Ils allaient se retirer, lorsque l'un d'eux dit aux autres : Si nous racontons ce que nous avons vu à nos compagnons, ils vont rire de nous et dire que nous avons eu peur.—Or, passer pour peureux parmi les voyageurs, c'est le dernier des métiers.

Comme il ne leur était pas possible de ne pas raconter cette aventure, ils se décidèrent à emporter un des bisons de ce bûcher diabolique, qui donnait flamme et lumière sans brûler, afin d'offrir à leurs camarades une preuve de la vérité de leur récit.

Vous pouvez vous imaginer de la surprise des voyageurs à ce récit extraordinaire, tous étaient à examiner ce bison, se le passant de main en main et mettant les doigts sur la partie en apparence encore ardente, lorsqu'un bruit de chasse-galerie et un Sacakoua épouvantable se firent entendre. Au même instant, un énorme chat noir fit, d'une course furibonde, poussant des mialements effroyables, deux ou trois fois le tour du groupe des voyageurs; puis, sautant sur leur canot renversé sur ses pinces, il en mordait le bord avec rage et en déchirait l'écorce avec ses griffes.

—Il va mettre notre canot en pièces, dit le guide à celui qui tenait le morceau de bois en ce moment jette-lui son bison !

Le bison fut lancé au loin; le chat noir se précipita dessus, le saisit dans sa gueule, darda des regards de feu vers les voyageurs et tout disparut.

Ce sauvage, qu'on a revu plusieurs fois depuis cette première apparition, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre du Sault-au-Récollet, quelquefois sur les îles voisines, c'est le Noyeux du père-récollet. On suppose que le diable s'est emparé

du meurtrier au moment où il se faisait sécher après avoir traîné dans l'eau le pauvre missionnaire, et que lui et son feu ont été changés en loups-garous.

La seconde histoire que j'ai apprise au campement des Ecores n'est pas si vieille que la première, puisqu'elle ne date que des premières années des Anglais dans le pays.

Dans ce temps-là donc, et dans cette même paroisse des Ecores, un pendu avait été mis dans une cage de fer et accroché à un poteau sur le chemin-du-Roi. Il paraît que c'était la façon des Anglais, dans ce temps-là, de mettre les pendus en cage, et vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de la cage de la Pointe-Lévis.

Un habitant de la paroisse, nommée Valiquet, avait fait bruliser, un bon matin, et il donnait, le soir, un repas à ses amis : en revenant de faire ses invitations, il avait à passer devant la cage du pendu. Valiquet avait avec lui, dans sa carriole, un de ses voisins qui lui dit, en apercevant de loin la cage :

—Sais-tu que j'ai toujours soulevé quand je passe devant cet objet ? on devrait bien ne pas nous mettre des choses comme ça sur les chemins passants.

—Moi, répondit Valiquet, je m'en moque pas mal, et tu vas voir comme j'en ai peur de ton squelette.

Là-dessus il fait augmenter le train de son cheval et serre la clôture de près, attendu qu'on était aux premières neiges, pour passer près de la cage qui pendait au-dessus de cette clôture.

Arrivé en face du pendu, il lui cingle un coup de fouet, en lui disant :

—"Je t'invite à venir souper avec moi ce soir !"

—Ce n'est pas bien ce que tu as fait là, Valiquet, lui dit son voisin. Ces restes ont appartenu à un grand scélérat, c'est vrai; mais il a subi son châtement devant les hommes, et si son repentir a été sincère, c'est peut-être un saint dans le Ciel aujourd'hui !

Ces réflexions touchèrent Valiquet; mais la chose était faite, et le mieux pour lui, pensa-t-il probablement, était de tâcher de l'oublier.

Tout le monde était à table chez Valiquet, le soir, et la compagnie était en train de s'amuser : on en était même rendu à chanter des chansons après le gros du repas courru, lorsqu'on entendit frapper trois coups à la porte, laquelle s'ouvrit d'elle-même au troisième coup pour laisser entrer le pendu. Il tenait sous son bras gauche sa cage de fer, qu'il alla déposer dans un coin de la chambre; puis, s'avancant un peu, il dit au maître de la maison :

—Je te prie de m'excuser si je suis venu un peu tard; mais les morts n'ont point grand appétit, ils ont plus besoin de respect que de nourriture, et il est toujours temps d'en profiter.

Vous pouvez penser si la compagnie en eut une venette : les femmes se trouvaient mal, les enfants se sauvaient, et les plus hardis n'osaient pas regarder de vant eux. Aux chansons et aux rires avait succédé un silence de mort. Enfin, Valiquet, qui au fond était brave comme l'épée du roi, comprit que, s'il y avait quelque chose à faire, c'était à lui à l'entreprendre : il se leva donc, malgré la faiblesse de ses jambes, et dit à son invité :

—Je vous ai insulté bien mal à propos, je le confesse, et vous en demande pardon. Si un service, un libéra ou d'autres prières peuvent vous être utiles je m'offre à vous les faire dire; mais, je vous en prie, retirez-vous !

—Il ne m'est pas permis, répondit le cadavre, de te laisser savoir si j'ai besoin des secours que tu m'offres. Quant à me retirer, je ne le ferai qu'à une condition pour ne pas rester en dette de politesse avec toi qui m'as invité à souper ce soir, la condition de me promettre de venir demain soir, au coup de minuit, danser au pied de mon poteau.

—Je le promets, dit Valiquet.

Le pendu reprit alors sa cage de fer sous son bras, passa devant lui, et disparut.

La réjouissance était finie ! On alla donner quelques explications à la nouvelle accouchée, qui, de sa chambre, n'avait rien vu, mais qui avait entendu les cris d'effroi et ne pouvait en comprendre la cause, non plus que la raison.

du morne silence qui avait suivi ; puis, on se mit à réciter le rosaire, qu'on fit suivre du *De profundis*.

Mais, pour Valiquet, le pire n'était pas fait. On tint conseil une partie de la nuit. Bien des avis furent ouverts et rejetés : parce que tous ces avis allaient à empêcher la visite du coup de minuit, et que Valiquet, fier de sa parole, répondait toujours :

—J'ai promis, j'irai !

Enfin, la femme de Valiquet, qui n'avait point donné de conseils jusque-là, dit à son mari :

—Je ne sais pas ce que je sens ; mais il me semble que je n'ai pas peur du mort, moi, et qu'il ne nous arrivera rien de mal dans cette affaire ; n'avons-nous pas ici un cher innocent, un ange pour nous protéger ? Valiquet, tu as fait une mauvaise action, ainsi tu iras rendre la visite au pendu pour ta punition ; mais tu iras avec le petit dans les bras. Du reste, demain matin, il faut que tu ailles consulter M. le Curé, et puis faire plus que cela encore, tu me comprends ! . . . Avec ça, ajouta la bonne chrétienne de femme, on peut dormir en paix.

Valiquet suivit de point en point les sages avis de son excellente femme, et, le soir à minuit, il alla au rendez-vous, portant le nouveau baptisé dans ses bras et accompagné de ses voisins qui récitaient le chapelet.

—Tu n'es pas généreux, lui dit le pendu dès que son insulteur fut en face de lui, tu n'es pas généreux ! Hier soir, je me suis débarrassé de ma cage afin de pouvoir m'asseoir à ta table, et toi, cette nuit, tu viens chargé d'un fardeau afin de ne pas danser avec moi : j'avais pourtant une belle ronde à te proposer, la mesure se bat à coups de fouet. C'est égal, tu auras toujours appris à respecter les morts ; tu peux t'en retourner.

Personne, comme on le pense bien, ne se fit prier pour quitter l'endroit : Valiquet prit congé de son Hôte en se promettant de bien de ne pas lui faire de nouvelle invitation (*).

(*) Feu M. Jacques Viger a parlé de cette tradition, à propos du fait historique qui lui a donné lieu. M. Viger, dans ses notes sur l'Archéologie religieuse, dit, à l'article consacré à la paroisse de Saint-Vincent-de-Paul : « Le 9 mars 1761, un Français du nom de Saint-Paul commença un crime horrible dans la maison de Charles Bellanger, de la côte Saint-François. Après avoir enlevé tout l'argent, il donna la mort à Bellanger, à sa femme et à ses deux enfants. Puis, pour mieux couvrir son crime et ensevelir sous les ruines jusqu'à sa dernière trace, il mit le feu à la maison.

« La Providence se chargea de révéler son forfait. Le grenier, qui était rempli de blé, s'affaissa de bonne heure sous l'action des flammes, et les cadavres, recouverts par le blé, échappèrent à la destruction. Ils servirent à constater le crime : les soupçons tombèrent sur Saint-Paul, qu'on avait vu dans ces parages. Saisi par la justice, il finit bientôt par tout avouer et il raconta lui-même les horribles détails de ce drame sanglant.

« Condamné à la potence, il fut exécuté dans la ville de Montréal ; mais la sentence portait que son cadavre serait encerclé et suspendu jusqu'à sa totale destruction sur les lieux mêmes, théâtre de son forfait. Ce ne fut qu'un an après qu'un habitant, fatigué de ce hideux spectacle, détacha ces restes décharnés et les ensevelit près de là, sous un monceau de pierres.

« C'est ce fait mémorable, dont le souvenir est encore vivant dans le pays, que l'on raconte aujourd'hui avec des circonstances qui tiennent du merveilleux et qui reposent sur la tradition populaire. »

FAUCHER DEST-MAURICE

JOIES ET TRISTESSES

DE

LA MER

1 volume in-8.....Prix : 50 cts

TABLE DES MATIÈRES.

L'Expédition de l'amiral Walker.—Le naufrage de la "Renommée".—UN DES OUBLIÉS DE NOTRE HISTOIRE.—Le capitaine de vaisseau Vauquelain.—LES AMIRAUX CANADIENS-FRANÇAIS.—Quelques notes sur les marins français du siècle dernier et du commencement de celui-ci.—I. Le marquis de la Jonquière.—II. Les deux de Vaudreuil.—III. Jacques Bedout.—IV. Pierre Martin.—A bord du cuirassé français le "la Galissonnière".—ADIEU, VA !—A bord du "Bouvet."

CINQUANTE HISTOIRES

PAR

Eugène de Margerie

1 volume in-18.....Prix : 20 cts

Pourquoi les Capucins vont nu-pieds et les Evêques en voiture

Hubert le savetier a un bien vilain défaut : c'est de critiquer, à tort et à travers, tout ce qui se fait ou se dit autour de lui. Il en résulte qu'il est très-souvent injuste, peu aimé, surtout point heureux ; car son âme est dans un état de révolte perpétuelle : il ne décolère pas.

Il a pourtant un ami, Grosbois, le marchand de marrons. Grosbois, lui, tourne sept fois sa langue dans sa bouche avant d'accuser le prochain : il fait même tout son possible pour mettre un peu d'eau dans le vin de maître Blamefort, comme on appelle encore le savetier.

L'échoppe de celui-ci est tout près du renforcement où Grosbois fait rôtir ses châtaignes. Aussi les occasions de causer ne manquent-elles pas.

L'autre jour, un vieux capucin, qui se rendait à l'hôpital pour visiter des malades, passa sur le trottoir à côté des deux camarades. Il n'avait, comme c'est la règle chez les capucins, d'autres chaussures que des sandales.

—Sale va-nu-pieds, grommela Hubert ; comme s'il ne pouvait pas mettre des sabots, au moins !

Il parlait encore lorsqu'une voiture vint à passer ; elle n'était point neuve, point élégante, ni les chevaux fringants, ni le cocher galonné d'or. Hubert aperçut dedans un habit violet. C'était l'évêque qui allait donner la confirmation dans un village éloigné.

—Tiens, c'est le chef des curés qui nous éclabousse. Il faut des voitures à ces gens-là ! Ne pourraient-ils pas aller à pied, comme le pauvre monde ?

Grosbois avait salué poliment le religieux et l'évêque, qui lui avaient rendu.

—Mon cher Hubert, dit-il, lorsqu'ils furent passés, qu'est-ce qu'il faut donc pour te contenter ?

Voilà un prêtre qui chemine presque nu-pieds, comme un pauvre ; tu lui voudrais absolument des chaussures.

Voici un évêque qui va en carrosse ; tu t'en indignes et tu voudrais le voir à pied.

Sais-tu seulement ce que sont ces deux hommes que tu juges si sévèrement ?

—Parbleu, tu n'as pas besoin de me le dire. Ton capucin, c'est quelque fils de paysan, qui s'est fait mendiant, parce qu'il n'avait pas de goût à travailler ; et ton évêque c'est un de ces *aristo* qui craindraient de se salir en coudoyant des gens du commun.

—Eh bien ! c'est ce qui te trompe. Je connais leur histoire, moi, et je puis te la dire :

Frère Jérôme, le capucin, est le fils d'un millionnaire. L'un de ses frères est général, et l'autre vient d'épouser la fille du duc de***. Lui-même voyait la carrière la plus brillante s'ouvrir devant lui, lorsque le bon Dieu lui mit au cœur la pensée d'abandonner fortune, plaisirs, ambition, famille, et de se consacrer au service de ses frères les pauvres. Il ne rejeta point cette noble pensée. Il commença par distribuer tout son bien entre diverses œuvres de charité, ne se réservant pas seulement un centime. Puis il se donna lui-même en entrant chez les capucins. Devenu plus pauvre que les plus pauvres, vêtu du drap le plus grossier, nourri de restes dont tu ne voudrais pas, couché sur une paille si dure que je ne sais si tu pourrais y dormir, il n'a même pas ce qui manque à peine aux plus nécessiteux, une chaussure. Il a pensé que par là il rendrait la pauvreté plus supportable aux pauvres qu'il aimait. N'était-ce pas en effet leur montrer combien la pauvreté est un état qui plaît à Dieu, puisqu'il y a des hommes qui la recherchent et s'y attachent de préférence à la richesse, dont ils font le sacrifice volontaire ?

A quoi se passe la vie de frère Jérôme ? A visiter les malheureux dans leurs gre-

niers, les malades dans les hôpitaux, les prisonniers dans leurs cachots, à ensevelir les morts, à accompagner les condamnés jusqu'à l'échafaud. Il n'y a pas de bonne œuvre qu'il n'entreprenne, et tant il y apporte de zèle, pas de bonne œuvre qu'il ne mène à bien. Je n'essaierai pas de compter les misères qu'il a secourues, lui qui ne possède rien, les larmes qu'il a essuyées, les pauvres désespérés qu'il a retenus sur le bord du suicide, les âmes qu'il a sauvées. Sa nourriture, je te l'ai dit, est celles des mendiants, et encore il en porte souvent la moitié à de pauvres mères dont les enfants demandent du pain.

Après cela, qu'est que cela te fait qu'il aille nu-pieds ? Ne comprends-tu pas que ce sont là les livrées de la pauvreté, que cela fait partie de son sacrifice ? Vois-tu, toi et moi, nous devrions baiser les traces des pas de ce bon capucin ; certes nous ne sommes pas dignes de délier les cordons de ses sandales.

Quand à l'évêque, tu dis que c'est quelque *aristo*, qui a peur de se mouiller les pieds et qui méprise le pauvre monde. On voit bien que tu n'es pas de ce pays-ci ; car tu saurais que Monseigneur, — il ne s'en cache pas, — est né dans une chaumière. Il a d'abord été enfant de chœur ; son curé l'a distingué, parce qu'il était pieux et intelligent, lui a enseigné un peu de latin, puis la placé au séminaire. Ordonné prêtre, il a été d'abord vicaire, ensuite curé ; ensuite, comme il des était plus zélé et des plus savants, grand vicaire, et enfin évêque. Il n'en est pas devenu plus fier. N'as-tu pas entrevu, dans sa voiture, une bonne vieille avec sa coiffe de paysanne ? C'est la mère de Monseigneur.

Te plaindras-tu encore que notre évêque aille en voiture ? Mais ne vois-tu pas qu'en la personne de ce fils de paysan, parvenu par son mérite aux plus hauts honneurs de l'Eglise, tous les paysans sont honorés ? et il me semble que cette coiffe blanche dans la voiture épiscopale, c'est l'emblème de la véritable égalité qui a toujours existé entre les enfants de l'Eglise.

Est-ce que tu trouves étrange que les ministres et les ambassadeurs aillent en carrosse, qu'un médecin ait une carriole ou un cabriolet ? Ne faut-il pas que les ministres et les ambassadeurs aient une certaine pompe et un certain éclat, et montrent ainsi qu'ils sont les représentants des rois et des empereurs ? Le médecin aussi, est-ce qu'il pourrait, s'il allait à pied, visiter, comme il fait chaque jour, les malades de tout un canton ?

Eh bien ! il en est de même de l'évêque. Il est ministre de Dieu ; il est auprès de nous le représentant et comme l'ambassadeur de la Religion et de l'Eglise. Il est convenable que, par une certaine majesté, cette dignité s'annonce aux regards des hommes. Les généraux ont des épaulettes d'or, les magistrats ont des robes rouges. Pourquoi les évêques n'auraient-ils pas une croix d'or et une robe violette ?

Pourquoi n'iraient-ils pas en voiture ? Ne vois-tu pas que pour tous les hommes chargés d'affaires, et un évêque en a de bien lourdes et de bien multipliées, — le temps est la chose du monde la plus précieuse ? Si l'évêque allait à pied, au lieu d'aller en voiture, il ne pourrait administrer la confirmation que dans une paroisse par jour, au lieu qu'il l'administre dans deux ou trois. Il ferait moitié moins de visites pastorales, il assisterait à moitié moins de cérémonies, où sa présence ajoute encore au zèle de chacun. Dans le temps du choléra, que de mourants, habitant à de grandes distances les uns des autres, il n'aurait pu aller bénir et consoler ! En un mot, aujourd'hui comme alors, il ferait moitié moins de bien qu'il n'en fait. — Est-ce là ce que tu veux ?

Hubert ne répondit rien. Mais comme au fond il n'était pas méchant, il réfléchit aux raisons du marchand de marrons et les trouva bonnes.

Le soir, quand Monseigneur repassa devant l'échoppe, il reçut deux saluts au lieu d'un ; et du plus loin qu'Hubert aperçut la barbe de frère Jérôme, il courut embrasser à grands bras le vieux capucin, ce dont tous les voisins demeurèrent ébahis.

NOUVEAUTÉS

LE

SAINT SACRIFICE

DE LA MESSE

D'APRÈS LE

B. Albert le Grand

ARCHEVÊQUE DE RATISBONNE

Par M. l'abbé J. Théloz

supérieur de séminaire

1 volume in-8°.....Prix : \$1.00

LES

POETES DE LA FOI

PAR

M. l'abbé Stanislas Gamber

LICENCÉ ÈS-LETTRES

1 volume in-12.....Prix : 88 cts

SAINT GREGOIRE VII

ET LA

REFORME DE L'EGLISE

AU XI^E SIECLE

PAR

M. l'abbé O. Delarc

2 beaux volumes in-8°.....Prix : \$5.25

CORRESPONDANCE

DE LA

PRINCESSE LOUISE DE CONDÉ

FONDATRICE DU MONASTÈRE DU TEMPLE

Lettres écrites pendant l'émigration à sa famille et à divers

Publiées avec une introduction

PAR

Le R. P. Dom. J. Rabory

bénédictin de la congrégation de France

1 beau volume in-8° avec portrait.

Prix : \$1.88

P. J.-B. FOUGERAY, S. J.

ŒUVRES CHOISIES

POESIE ET PROSE

RECUEILLIES PAR LE

R. P. V. DELAPORTE, S. J.

1 beau vol. in-8 avec portrait. Prix : 7

MANDEMENTS
LETTRES PASTORALES ET CIRCULAIRES

DES
EVEQUES DE QUEBEC

PUBLIES PAR
Mgr N. Têtu et M. l'abbé Gagnon
Nouvelle série
SON EMINENCE LE CARDINAL TASCHEREAU
VOLUME PREMIER
Fort volume in-8 de 570 pages, prix \$2.00
Les 5 volumes parus, prix \$10.00

JESUS
VIVANT DANS LE PRETRE

CONSIDÉRATIONS SUR
LA GRANDEUR ET LA SAINTETE DU SACRDOCE
PAR
LE R. P. MILLET
De la Compagnie de Jésus
1 vol. in-12.....Prix 88 cts

LE VENERABLE PERE
CLAUDE DE LA COLOMBIERE

De la compagnie de Jésus
APOTRE DU SACRÉ-CŒUR
SES VERTUS
PAR
Le R. P. de Rochemure
de la même compagnie
Brochure in-12..... Prix : 15 cts

LA BONTÉ
ET
LES AFFECTIONS NATURELLES

CHEZ
LES SAINTS
PAR
Le Marquis de Ségur
1 volume in-12.....Prix : 88 cts

LA
VRAIE POLITESSE

Petit traité sous forme de lettres à
des religieuses
PAR
M. l'abbé François Demore
1 volume in-18.....Prix : 63 cts

TRAITÉ
DE
PHILOSOPHIE SCOLASTIQUE

PRÉCÉDÉ D'UN
Vocabulaire de la philosophie scolastique et de la philosophie contemporaine
PAR
ELIE BLANC,
Professeur de Philosophie aux facultés catholiques de Lyon.
1 fort vol. in-12.....Prix : 88 cts

LE GRAND SIÈCLE
CORNEILLE

PAR
MGR RICARD
1 vol. in-12.....Prix 75 cts

ROME
ET
LEON XIII

PAR
M. l'abbé Jules Condamin
Docteur en théologie et docteur ès-lettres ; professeur à l'Université catholique de Lyon.
1 vol. in-12.....Prix 63 cts

LE
PROBLEME DU MAL

PAR
LE R. P. DE BONNIOT
De la Compagnie de Jésus.
1 fort vol. in-12.....Prix 1.25

ETUDES MORALES
SUR LES
GRANDS ECRIVAINS, LATINS

PAR
M. L'ABBE M. MORLAIS
Conférence à la Faculté libre de Toulouse.
1 vol. in-12.....Prix 65 cts

MGR DUPANLOUP
DISCOURS CHOISIS
1 vol. in-12.....Prix 63 cts

MOSAIQUES CHRETIENNES

Choix de pensées philosophiques et religieuses
Recueillies et mises en ordre
Par Mlle JULIE GATET
1 vol. in-12.....Prix 88 cts

UN ECHO
DES
JOIES DU CIEL

OU
L'AME AU PIED DES AUTELS
par l'auteur des
"ALLONS AU CIEL"
1 volume in-18.....Prix : 63 cts

ALLONS AU CIEL

MANUEL DE L'AME PIEUSE
A. M. D. G.
1 fort volume in-18.....Prix : \$1.13

LES ENSEIGNEMENTS
DE LA
DIVINE SAGESSE

DANS
L'EVANGILE ET LA SAINTE ECRITURE
fassant suite à
"ALLONS AU CIEL"
A. M. D. G.
1 fort volume in-18.....Prix : \$1.00

C. B. LANCTOT

1664, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

VIN DE MESSE
Approuvé par Sa
Grandeur Monseigneur
de Montréal.

SAYS NOIRS,
MÉRINOS
ET
SOUTANES
SUR
COMMANDE.



HUILE D'OLIVE
Pour les sanctuaires,
HUILE POUR TABLE
-
AUBES
PURIFICATOIRES
LAVABOS
ET
LINGERIE
POUR
EGLISE.

Importation de Calices, Cibores, Burettes, Ostensoirs, Chandeliers, Lampes, Encensoirs, Bénitier
Fontaines à Baptême, Chasublerie, Orfèvrerie, Fleurs artificielles, Lustres à cristaux,
Candélabres, Encens, Harmoniums, etc.

Fabrication de Statues religieuses en plâtre et carton-pierre, Décoration d'église, Vitraux, Chemin
de la Croix, Transparents pour intérieur d'église, Peintures religieuses, Broderie, Chasublerie.

Spécialité DRAPEAUX, BANNIÈRES, INSIGNES, Etc.

ENTREPOT DE TAPIS

A. L. C. MERRILL



Importateur de
TAPIS
Velours—Beuxelles—Tapisserie
Imperial—Feutre
Mattings
PRELARTS
Anglais et Linoleums
&c. &c.
1670, RUE NOTRE-DAME
(Près de l'église Notre-Dame)
MONTREAL

CASTLE & FILS

No 40
RUE BLEURY
MONTREAL, QUE.
de
FORT COVINGTON, N. Y.
P.O. Box No. 1.



PEINTRES SUR VERRES
POUR LES
VITRAUX D'EGLISES

Les Vitraux, Tableaux et Personnages sont garantis valoir ceux qui sont importés
Témoignage avec permission de son Eminence le Cardinal E. A. Taschereau.